

Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 157 (2015)

Artikel: L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique : développement, sources et contextes : tome I
Autor: Grandjean, Marcel
Kapitel: 3: Les maçons et maçons-architectes à Genève et dans sa campagne à la fin de l'époque gothique
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-835637>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE 3

Les maçons et maçons-architectes à Genève et dans sa campagne à la fin de l'époque gothique

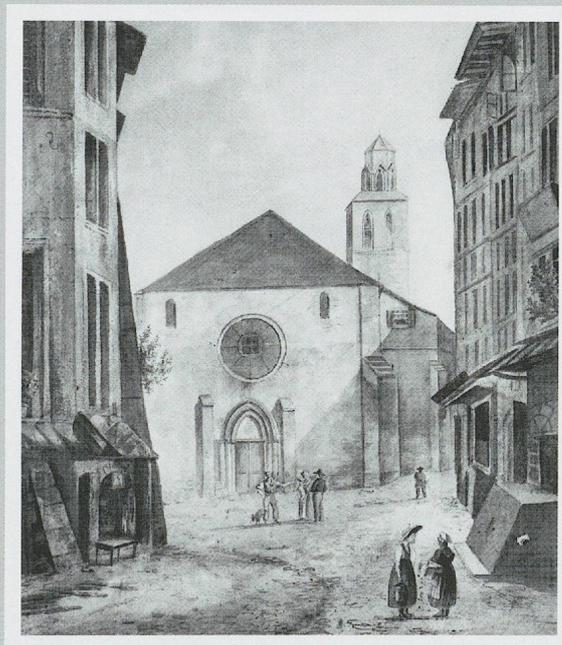




Fig. 82. L'église Sainte-Marie-Madeleine et la grande chapelle de Michel de Fer. Vue en plongée du sud-est, vers 1960 (photo Vario, au Centre d'iconographie genevoise/BGE).

Une large expansion, seule révélatrice

Article paru en partie dans *Nos Monuments d'Art et d'Histoire* en 1992, complété par un survol des églises de Genève et de son canton

L'importance artistique de Genève à la fin de l'époque gothique, qui va de pair avec son fulgurant essor économique et d'abord commercial, reste fort mal connue surtout à cause des destructions ou des abandons d'édifices religieux dus à la Réforme, définitivement installée en 1535. Sur place, si l'architecture religieuse a conservé de bons exemples des églises paroissiales et relativement simples, souvent encore de ce fait bien trop sommairement documentées, elle n'a gardé presque aucune trace des églises conventuelles, de fondation princière pourtant!

L'étude de l'expansion hors de la ville des maçons-architectes «genevois» – en fait le plus fréquemment d'origine savoyarde mais habitants ou devenus bourgeois de Genève (voir fig. 86: carte) – permet de remédier à cette carence et révèle une activité vraiment remarquable, novatrice même dans le cadre de la Savoie médiévale. Cette activité s'étend non seulement dans le Pays de Vaud et le Vieux-Chablais (voir pp. 157 sq. et 484 sq.), mais, comme il va en être question spécialement dans les chapitres suivants, plus largement encore, dans le Bugey (Pierre-Châtel), en Savoie propre (Chambéry), en Tarentaise (Moûtiers), en Genevois bien sûr (Annecy), en Chablais et en Faucigny, et elle commence déjà à la fin du XIV^e siècle, beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait souvent.

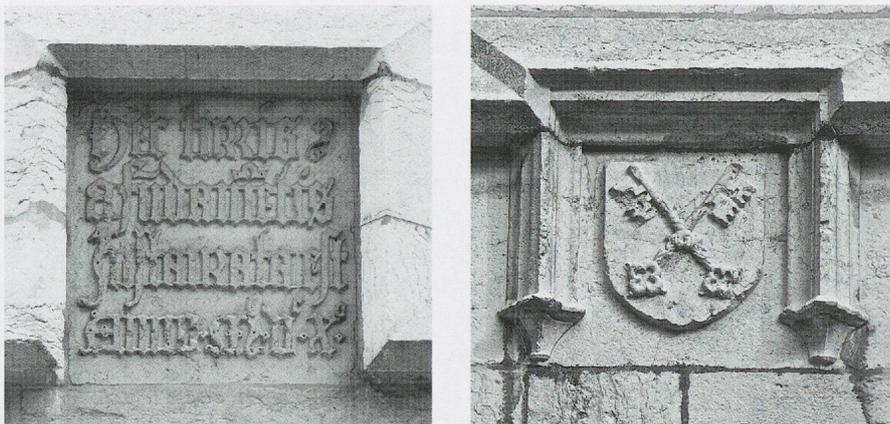
L'état de nos connaissances. – La Genève du XV^e siècle et du 1^{er} tiers du XVI^e – celle de l'époque du gothique flamboyant – est vivifiée dans les domaines artisanaux et artistiques par de forts apports étrangers, dont l'œuvre emblématique demeure le fameux retable de Conrad Witz, anciennement à la cathédrale Saint-Pierre. Ces courants extérieurs épousent plus ou moins les courants commerciaux: ils proviennent des pays des marchands fréquentant les fameuses foires de Genève, qui se hissent parmi les plus animées de la 1^{re} moitié du XV^e siècle – Italie, France, Allemagne du Sud, Bourgogne et Flandres.

Cette greffe internationale semble avoir fort bien réussi et donne à Genève une place exceptionnelle par rapport à la Savoie et à la partie de la Suisse romande dans la mouvance savoyarde: elle renforce son rôle de «capitale» de la Savoie du Nord – l'actuelle Haute-Savoie, soit peu ou prou l'ancien diocèse de Genève – au point de vue artistique également. Bien que la ville soit une cité épiscopale, en principe presque indépendante, elle est en partie aux mains de la Maison de Savoie et de ce fait en relation constante avec la fastueuse cour comtale puis ducal, installée souvent alors à Thonon ou à Ripaille, dans le Chablais voisin, quand ce n'est pas à Genève même.

Pourtant, si la place considérable de Genève dans le domaine commercial et économique, à la fin du Moyen Age, est reconnue depuis longtemps, son importance de plus en plus manifeste dans le domaine artistique ne l'a été que beaucoup plus récemment¹, sans doute parce que, comme l'a dit Louis Binz en 1974: «L'histoire de l'art à Genève dans sa période sans conteste la plus brillante est, hélas, celle de chefs-d'œuvres disparus», sauf, en partie, en architecture, mais pour en avoir vraiment la certitude, il faut absolument retrouver les traces de son expansion hors les murs².

Aussi, connaître de manière approfondie cette Genève artistique à son apogée dans la ville même pose-t-il des problèmes apparemment inextricables étant donné la minceur de certaines sources documentaires – comptes communaux lacunaires, archives paroissiales et épiscopales mal sauvegardées, etc.³ – et les ravages de la Réforme. Il en va ainsi également de l'architecture, pourtant un peu mieux conservée. Quand on connaît l'auteur d'un ouvrage,

Fig. 83 a et b. L'inscription sculptée au bas de la tour sud de la cathédrale Saint-Pierre de Genève indiquant les débuts de sa reconstruction en 1510 et les armes du Chapitre, maître de l'ouvrage (photos MG, 2010).



cet ouvrage a le plus souvent disparu – comme les tourelles de la façade gothique de la cathédrale par *Hugues Nant* en 1437–1438 (voir p. 265), les croisées d'ogives de la nouvelle chapelle de l'Evêché sans doute par *Pierre Mascrot* en 1444⁴, la grande sacristie de la chapelle des Macchabées par *Pierre de Domo* en 1455 (voir p. 134), et la chapelle de Bethléem, fondation d'Anne de Chypre, au couvent des Cordeliers de Rive en 1451 (voir encadré p. 55); plus tard encore, il en va de même avec la chapelle de la maison de ville, aménagée en 1504 par *Claude Gota* (voir p. 232). En revanche, fort bien conservées, l'église Saint-Germain, en bonne partie de *Pierre de Domo* et *Jaquemmet Paillard* (vers 1460), et la tour sud de la cathédrale, reconstruite par *Jacques Rossel* (dès 1510), forment heureusement des cas à part et montrent encore une inscription commémorative (fig. 83 et voir pp. 98 sq.). D'autres travaux, importants pourtant, ne se remarquent guère, comme l'assiette de l'«aiguille» à la cathédrale par *Jean Calabri* en 1469–1471⁵. Et même si l'un des architectes a laissé sa pierre tombale dans l'église où il avait probablement travaillé, cette dernière ne laisse apparaître que ses outils traditionnels, comme on les voit à la Madeleine (fig. 84) mais aussi à La Neuveville BE.

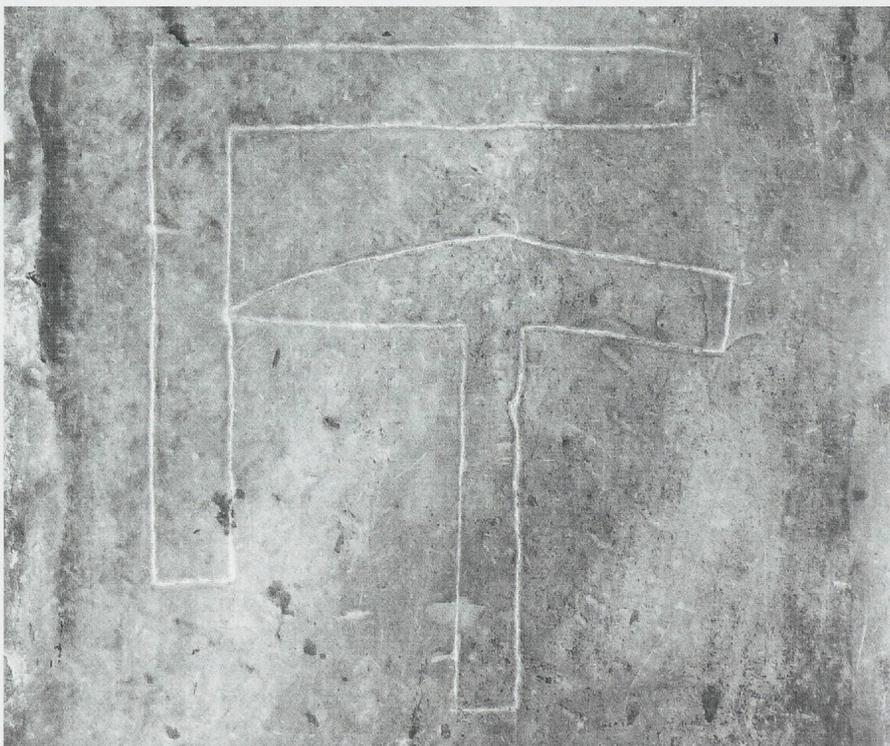


Fig. 84. L'église Sainte-Marie-Madeleine. La pierre tombale d'un maçon-architecte anonyme, actuellement encastrée dans le mur du sanctuaire (photo MG, 2009).

La chapelle d'Anne de Chypre au couvent de Rive, entièrement disparue: un chef-d'œuvre mais d'importation étrangère?

La chapelle Notre-Dame de Bethléem, fondée en 1451 par Anne de Chypre au couvent des Cordeliers de Rive, «pour le salut de ses parents et de la Maison de Savoie», montrait, selon une proposition récente, qu'elle voulait en faire, avec son mari Louis de Savoie, «un lieu de mémoire dynastique destiné probablement à prendre le relais de Hautecombe» comme nécropole ducale, mais implantée dans une ville dont l'importance atteignait alors son apogée et qui était devenue une sorte de «capitale» de la Savoie: le couple y fut effectivement enterré, Anne en 1462 et Louis en 1465, mais ce fut sans une véritable suite⁶.

Tout ce que, cas exceptionnel, nous savons des travaux et des projets privilégie des apports architecturaux étrangers. Avant même la délimitation avec la ville en avril 1457 du «locum foundationis predictae capelle», qui débordait légèrement sur la rue de Rive, la carrière ducale de Trénant, sous Coligny, fut réservée dès 1453 pour elle⁷ et les travaux furent commencés par *Jean Stanq*, «maître d'œuvre de la chapelle de la duchesse», et surtout *Jean Carrelier* (*Carlier*, *Carrier*), «lathomus» et «maître de la maçonnerie de la chapelle», respectivement en 1455–1456 et en 1456–1457⁸. Ses importantes annexes monumentales, dont il semble être question dès septembre 1459, ne sont citées explicitement que plus tard⁹: le clocher et l'édifice du Saint-Sépulcre – où l'on pense que le couple voulait déposer le fameux Saint-Suaire, acquis à Genève en 1453 – devaient être commencés «prope suam capellam inceptam», en 1461 seulement par *Jean de Blany*, alors «maître de la chapelle soit maçon», que Louis Blondel pense être bourguignon¹⁰. Ces derniers éléments, qui auraient empiété sur la rue donnant accès à la porte de Rive et auraient même exigé le déplacement de celle-ci, la plus importante de la ville, furent l'objet d'une longue discussion avec le Conseil de Genève, dont le seul résultat apparent fut l'autorisation de les construire en respectant le gabarit de la chapelle¹¹. De toute façon, s'ils furent vraiment entrepris, les travaux étaient loin d'être terminés en 1462, à la mort d'Anne de Chypre, puisque le projet de leur achèvement dans un délai de cinq ans pour le prix de 6000 florins petit poids ne fut accepté par le duc qu'en 1464; il vient d'être révélé par Bernard Andenmatten et Laurent Ripart, qui expliquent enfin l'importance que pouvait revêtir cet édifice, entièrement disparu et sans doute inachevé selon ce dernier projet¹². Il aurait consisté en un «couronnement circulaire» («corona») avec deux flèches et un clocher intégrant un escalier en vis, la chapelle du monument du Saint-Sépulcre («dominici sepulcri») avec l'assise des personnages («cum sedibus ymaginum»), un portail décoré de statues d'anges, et, sous un enfeu, le tombeau de la duchesse avec des pleurants (?), un pavement de marbre blanc et noir, tout cela selon un «patron» auquel se référait Blaise Neyrand, le maître d'œuvre choisi¹³. Celui-ci est loin d'être un artiste inconnu: originaire de Saint-Pourçain en Bourbonnais, il allait s'occuper, de 1465 à 1478 en tout cas, des travaux de la Sainte-Chapelle de Chambéry et de la construction de son clocher avec la chapelle-sacristie de la duchesse Yolande de France (voir p. 130); en tant que «maître de la maçonnerie de la grande chapelle du château de Chambéry», il était qualifié aussi de tailleur de pierre («lapidum interscissor et operator»), mais là en collaboration avec le sculpteur Marquet Le Mère, le bon artiste de Grenoble travaillant à la Sainte-Chapelle de Chambéry, dès 1466 (voir p. 626). A Genève maintenant, on pense même à Neyrand pour l'ancienne chapelle Destruz à la Madeleine (voir p. 73).

De toute façon, c'est seulement en 1473 que fut prise la décision de démolir la loge des tailleurs de pierre de la chapelle d'Anne de Chypre à Genève¹⁴, marquant la fin des travaux ou leur abandon définitif, ouvrages qui seront d'ailleurs saccagés en 1534, lors de la Réforme, comme le rappelle Jeanne de Jussie: «Ils brisèrent plusieurs belles images et abattirent entièrement l'autel de la chapelle de la royne de Cypre, et brisèrent l'image de Notre Dame, qui était grande et excellement belle et riche, entaillée en pierre d'albâtre...»¹⁵.

Des vestiges de décors architecturaux très artistiques trouvés lors de la démolition du Grenier communal, qui remplaça le couvent, et dans la région de Rive proviendraient de ce site, très différent du cloître même¹⁶ (fig. 85).

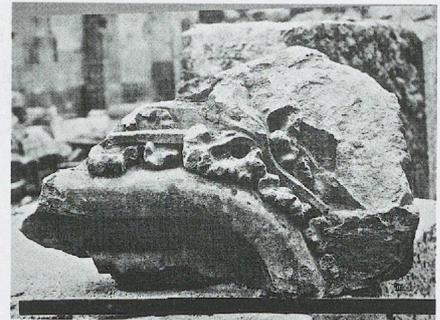


Fig. 85. Vestige du couvent de Rive. Fragment de linteau en accolade trouvé lors de la démolition du Grenier à Blé de Rive qui l'avait remplacé en 1769, et provenant peut-être de la chapelle d'Anne de Chypre (Frédéric BOISSONNAS, *Les anciennes maisons de Genève, Relevés photographiques*, I, 1897–1899, n° 45).

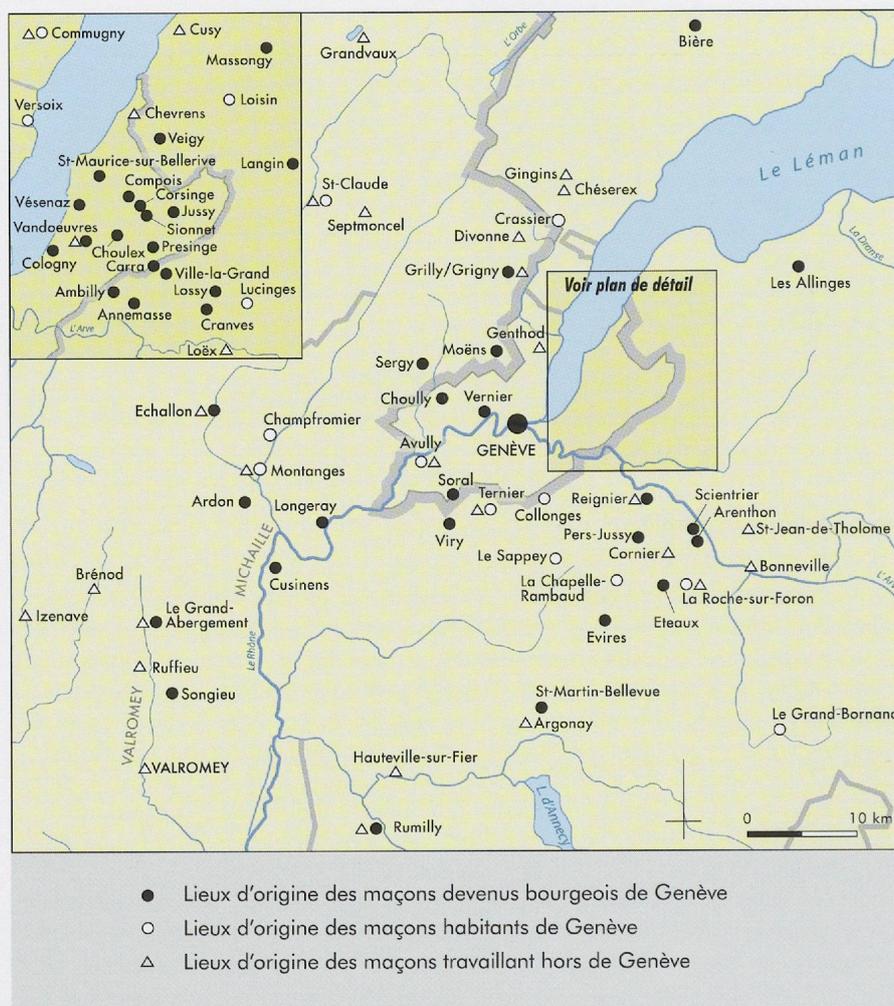


Fig. 86. Carte montrant l'origine des maçons installés à Genève, reçus bourgeois de la ville et d'autres venant des environs immédiats ou de son diocèse (dessin de Marion Berti, Service cantonal d'archéologie de Genève). Pour la région de Nyon, voir pp. 516-518.

L'organisation et l'origine des maçons installés à Genève. – Bien que Genève ne soit pas une «ville jurée» – c'est-à-dire dotée d'une organisation politique en corporations, comme en Suisse alémanique – on y rencontre tout de même des groupements professionnels au niveau religieux au XV^e siècle au moins, puisqu'il y existe des confréries d'artisans, notamment pour certains métiers du bâtiment, parmi lesquelles, dès avant 1482 ou même avant 1462, une *confrérie de Notre-Dame de Bethléem* à l'église Saint-Léger, constituée par les maçons et les charpentiers¹⁷.

On sait notamment par le «Livre des Bourgeois» de la ville que, dès le tout début du XV^e siècle, nombreux sont les maçons installés et intégrés politiquement à Genève, mais originaires de ses environs immédiats ou de son vaste diocèse, ce qui est confirmé ponctuellement par d'autres sources¹⁸ (fig. 86: carte). Des documents attestent également la présence ou l'activité de maçons de la région qui ne deviendront pas forcément tous bourgeois, comme ceux de la Michaille (voir p. 139). Constatons aussi que, contrairement à certains de ses artisans d'art et de ses artistes, ses bons maîtres en architecture n'arrivent guère des contrées alémaniques ou germaniques (voir pp. 84-85).

A ces cas d'interaction sociologique entre la «capitale» et ses périphéries, il faudrait joindre celui des artisans des grands travaux exécutés alors dans une partie des églises bâties à l'extérieur de la ville et dépendant des autorités ecclésiastiques genevoises – l'évêque et son Chapitre – ou de certains couvents, dont celui de Saint-Victor, car ils sont parfois, en tant que patrons, directement responsables de la reconstruction de chœurs d'églises paroissiales. Auxquels s'ajouteraient encore les travaux effectués aussi aux frais de donateurs de la haute hiérarchie féodale, même quand ils n'ont pas le patronage des églises,

comme les ducs de Savoie, qui résidaient parfois à Genève ou à Thonon et Ripaille¹⁹. Ou d'autres seigneurs, comme Amédée de Viry, propriétaire de la maison forte de Saint-Aspre vis-à-vis de l'hôtel de ville de Genève, qui fonde en 1487 la collégiale de Viry²⁰ (Haute-Savoie) et en 1490 le couvent des Dominicains de Coppet VD (voir p. 171). Ou encore comme le malheureux Guillaume Bolomier, chancelier de Savoie, propriétaire d'une grande maison à Rive et d'une autre au Molard, et rénovateur de l'hôpital dit de Saint-Jeoire en 1443 (voir p. 58), qui, en tant que seigneur, avait fait reconstruire le chœur de l'église de Poncin (Ain), maintenant disparue, pour y installer un Chapitre et y édifier son tombeau en 1440 ou peu avant²¹.

Sans compter, bien sûr, la création, dans bien des églises paroissiales ou conventuelles du diocèse de Genève, de nombreuses chapelles privées, parfois véritables monuments d'art, comme nous l'avons vu déjà dans deux cas exceptionnels: la chapelle des Macchabées du cardinal de Brogny et celle de Notre-Dame de Bethléem d'Anne de Chypre, duchesse de Savoie, qui durent y importer une main-d'œuvre d'excellence²² (voir pp. 17 sq. et 55). Cet appel à des compétences extérieures ne sera plus nécessaire, comme nous le verrons plus loin, pour d'autres constructions régionales un peu moins ambitieuses souvent mais remarquables quand même, en lien ecclésiastique et artistique direct, elles, avec Genève.

Un état de conservation seulement en partie représentatif. – Le plus fréquemment, quand une œuvre de l'époque flamboyante a survécu, elle reste non attribuable, et pourtant Genève possède encore une belle série d'églises paroissiales, même si elles sont très simples de conception et sobres de décor, à part les sculptures parfois raffinées des clefs de voûtes, des chapiteaux et des culots. Toutes ont succédé à des églises dont les origines remontent au premier millénaire et dont les vestiges ont parfois dicté l'irrégularité de leurs plans; elles possèdent une nef unique et, sauf Saint-Gervais, un chœur à abside semi-polygonale, sans présence d'un véritable arc triomphal – ce qui en unifie l'intérieur. Elles se couvrent entièrement de croisées d'ogives et se flanquent de rangées de chapelles latérales, plus ou moins homogènes. Leur façade, percée seulement d'un portail surmonté d'une rose ou d'une grande fenêtre, reflète ou reflétait bien la sobriété intérieure, comme il sied: malheureusement ces baies ont été le plus souvent rénovées (fig. 87 et voir vignette p. 51). Constatons de plus qu'à l'exception d'un remplage, d'ailleurs dans la tradition du XIV^e siècle (voir fig. 102: Saint-Gervais), les principaux édifices religieux urbains eux-mêmes n'ont pas conservé de baies anciennes



Fig. 87. L'église Saint-Gervais à Genève, de 1436 à 1449 environ. Vue du sud-ouest: dessin à l'encre de chine de Jean Dubois, début du XIX^e siècle (collection Paul Chaix: photo MAH, Genève II).

Fig. 88 a et b. Le couvent des Cordeliers de Rive. Fragments de deux remplages de cloître, de 1380/1390 environ, retrouvés dans les fouilles (dépôt au MAHG: photos Marion Berti, Service cantonal d'archéologie). A comparer avec fig. 442-443 à Estavayer.

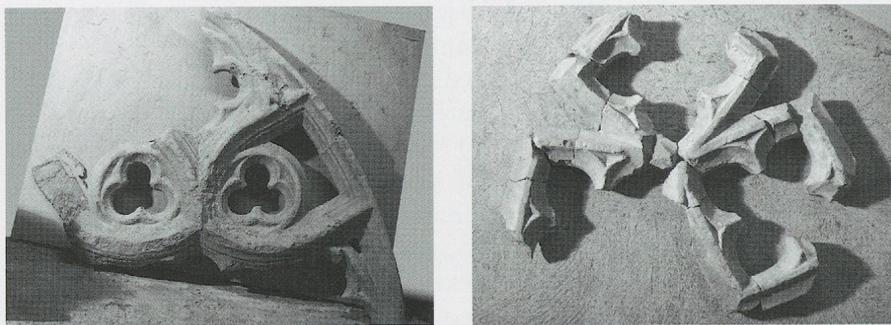


Fig. 88 c. Le couvent des Cordeliers de Rive. Le remplage encore en place vers 1936 (photo au Centre d'iconographie genevois/BGE).

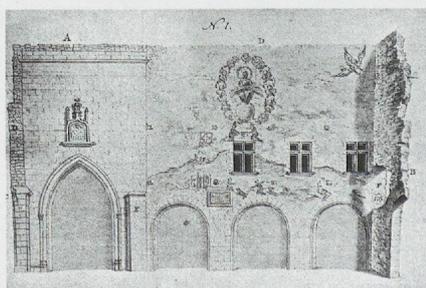
et que là, même les documents iconographiques manquent presque totalement (voir fig. 130 et 132). Ce qui ne facilite guère les attributions par comparaison dans ce que nous allons appeler «l'orbite de Genève»...

Avant d'en esquisser un survol, il faut rappeler encore une fois que, dans cette riche cité épiscopale, l'analyse de toutes les églises paroissiales conservées ne remplace malheureusement pas la connaissance de l'architecture «nouvelle» des Ordres religieux de la ville, finalement nombreux à côté des plus anciens (Clunisiens, Bénédictins) et qui sont essentiellement des Ordres mendiants à partir du XIII^e siècle (Cordeliers, Dominicains) jusqu'au XV^e (Augustins, Clarisses). Le dernier fondé, le couvent des Augustins, n'a même légué qu'un nom (voir p. 97), et les autres n'ont laissé pour l'époque qui nous intéresse que des bribes visibles en élévation: une unique et haute arcade en arc brisé, murée, et un plan ancien seulement pour l'église du *monastère de Sainte-Claire* fondé en 1473²³, et, pour le *couvent des Cordeliers de Rive*, qui possédait pourtant un important portail d'entrée dont neuf statues furent abattues en 1534²⁴, quelques vestiges souvent difficilement interprétables retrouvés lors des fouilles anciennes ou récentes. Notamment de très intéressants fragments de deux arcades à remplage du cloître (fig. 88), datables par comparaison de 1380/1390 environ (voir pp. 442-443: Estavayer), mais aussi d'exceptionnels dessins du XVIII^e siècle montrant deux des façades sur la cour des prédications, à l'ouest du complexe conventuel, dont l'une décorée de peintures (fig. 89), sans oublier la belle série de stalles de la confrérie des Florentins déplacées à l'église Saint-Gervais après la Réforme²⁵. Il faut ajouter que les couvents les plus anciens eux-mêmes avaient été modernisés dans certaines de leurs parties avant la Réforme: on le sait bien pour le riche monastère clunisien de Saint-Victor²⁶.

Parmi les nombreux hôpitaux fondés à Genève, très mal conservés²⁷, on connaît seulement celui de la Trinité par sa chapelle déjà évoquée (voir p. 27 et fig. 48) et une inscription à ses armes, rénovée, rappelant celui dit de Saint-Jeoire refondé en 1443 par Guillaume Bolomier²⁸ (fig. 90). On sait pourtant que l'hôpital des Pestiférés de Plainpalais, dont la construction avait commencé en 1482 et où travailla le maçon Pierre du Gerdil²⁹, fut accompagné, apparemment à l'extérieur, par un oratoire construit dès 1504 et encore en chantier en 1508 et 1510, célèbre par son tableau de la Vierge de Miséricorde³⁰, mais il fut «arasé» déjà à la Réforme. On ignore tout du bâtiment lui-même.

Fig. 89. Le couvent des Cordeliers de Rive. La partie de la façade extérieure de l'église donnant sur la place des prédications, selon Pierre Soubeiran (dessin de 1769 environ: ancienne collection de Lucien Gautier).

Fig. 90. L'hôpital dit de Saint-Jeoire. Armes de l'inscription, rénovée, rappelant sa refondation en 1443 par Guillaume Bolomier, encastrée au bas de l'actuel Palais de Justice (photo MG, 2014).



Les églises paroissiales de la ville de Genève

L'église Sainte-Marie-Madeleine. – L'église actuelle, la plus grande de toutes, a pris la place d'une succession d'églises nettement plus petites, apparues dès l'époque paléochrétienne et déjà fort bien étudiées quant à elles³¹. Sa reconstruction définitive commença avant la fin du XIV^e siècle – elle était en cours en 1388 en tout cas³² – et se poursuivit jusque vers le milieu du XV^e (fig. 91 a-b). Devenue temple réformé un siècle plus tard, elle a subi des remaniements fréquents et de grandes restaurations, spécialement en 1914–1924, avec suppression des dernières galeries, et en 1968–1975.

La large nef unique, trapue et archaïsante, compte quatre travées à croisées d'ogives avec formerets, dont trois plus amples, et elle s'apparente avec ses piles-contreforts à celle de Saint-François de Lausanne, mais en moins subtil et moins homogène (fig. 92-94): on note une évolution des chapiteaux *grosso modo* de l'ouest à l'est. De type en frise sculptée, à l'ouest, comme on en rencontre à Pierre-Châtel vers 1393, mais ici à deux rangées de motifs végétaux, denses et très plastiques, liés par une seule tige, puis, à la deuxième pile au nord et à la troisième au sud, à deux étages avec une seule

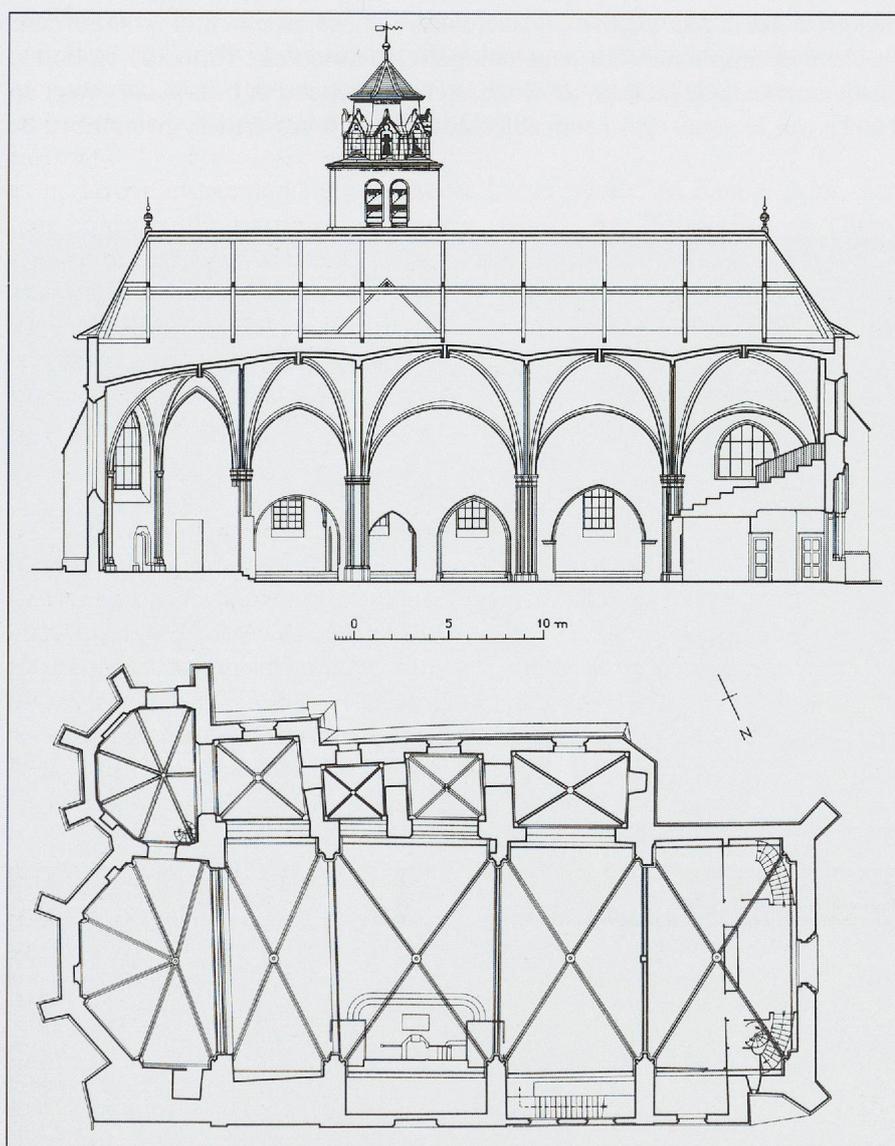


Fig. 91 a et b. L'église Sainte-Marie-Madeleine à Genève, reconstruction en cours en 1388 et achevée avant 1446: la coupe longitudinale vers le sud et le plan (dessins de J.-J. Dériaz, au CIG/BGE, publiés en 1992).



Fig. 92. L'église Sainte-Marie-Madeleine à Genève. L'un des deux chapiteaux de type en frise à deux rangées de motifs végétaux (photo Viaro, CIG/BGE, 1965).

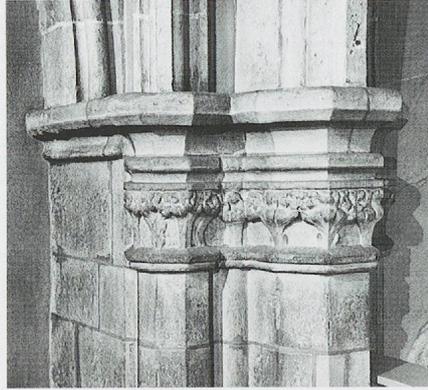


Fig. 93. L'église Sainte-Marie-Madeleine à Genève. Le chapiteau sculpté à une rangée de végétaux dressés de la 1^{re} pile au nord (photo MG, vers 1965).

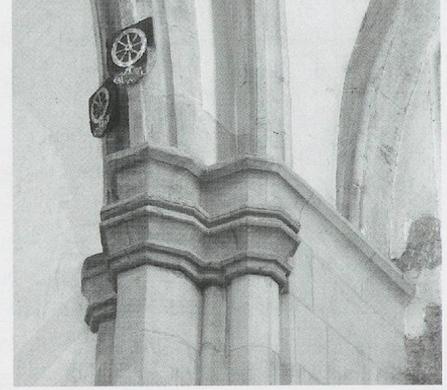


Fig. 94. Sainte-Marie-Madeleine à Genève. L'un des chapiteaux-impostes à l'entrée du sanctuaire, de même type que ceux de la nef, avec doubles corbeilles moulurées, et retombées des ogives frappées des armes de Jacques de Rolle (photo MG, 2012).

rangée de végétaux dressés, ils se simplifient en allant vers l'est et passent enfin tous au type à une imposte épaisse, simple ou double, y compris aux piédroits de l'entrée du sanctuaire (fig. 92-94). Toutes les clefs de voûte de la longue nef offrent des motifs végétaux délicats, surtout tournants (fig. 97).

On peut se demander si cette différence stylistique est due à l'incendie de 1430, à partir duquel on avait l'habitude de dater la reconstruction, un gros legs de cent florins pour la Fabrique étant prévu en 1442 encore en tout cas³³. Malgré un don fait par le duc de Savoie à cette même fabrique, dont la quittance est datée du début de janvier 1447³⁴, le gros de l'ouvrage s'était achevé de toute façon vers 1446 ou peu avant par le chœur – l'autel majeur n'étant pas encore consacré alors. Légèrement moins large mais surélevé et simplement en semi-octogone, le sanctuaire fut édifié en bonne partie aux frais de Jacques de Rolle, riche marchand et bourgeois (mort en 1463), qui le signa très ostensiblement d'écus à ses armes, au nombre de



Fig. 95. L'église Sainte-Marie-Madeleine à Genève. L'intérieur voûté en croisées d'ogives sur piles-contreforts: vue vers le chœur (photo MG, 2012). A comparer avec la fig. 52 (Saint-François à Lausanne).



Fig. 96. Sainte-Marie-Madeleine à Genève. La voûte du sanctuaire achevée peu avant 1446 aux frais de Jacques de Rolle, qui plaça ses armes à la clef et à la naissance des nervures (photo MG, 2012).

quatorze, six près de la clef et huit à la naissance des nervures et de l'arcade: ces armes parlantes lui avaient été octroyées par l'empereur en 1431, lors de son anoblissement³⁵ (fig. 94, 96 et 98)! Les piles à ample base prismatique reposant sur un socle très haut offrent ici un type nouveau: elles ont un profil en tore à listel flanqué sans solution de continuité par des gorges, suivi de cavets et terminé par un petit tore, le tout correspondant grossièrement au profil de l'ogive et des formerets qu'elles reçoivent; elles ne montrent de chapiteaux, modestes et nus, que sur le tore, rappelant en cela aussi les supports de la chapelle des Macchabées³⁶.

La reconstruction fut parachevée par la pose d'un retable peint, dont par bonheur une partie est conservée (Musée des Beaux-Arts de Dijon), exécuté aux frais du marchand Pierre Rup, qui fit également tailler l'autel de pierre, alors que, de son côté, l'orfèvre genevois Perrin Rolin, qui avait été en 1434 l'intendant des travaux aux résidences duciales de Thonon et de Ripaille, y faisait exécuter les stalles³⁷. La façade, dont les vantaux de la porte et la verrière de l'«os» devaient être restaurés encore en 1446, comportait un portail monumental et une rose plus grande que l'actuelle: les traces s'en remarquent à l'intérieur et elle apparaît, partiellement murée, sur des vues anciennes³⁸ (fig. vignette p. 51).

Le *clocher*, mal daté³⁹, est exceptionnel dans le diocèse de Genève, non par les baies jumelées en plein cintre de son beffroi, mais par sa flèche, tronquée depuis longtemps et maintenant rénovée dans un matériau plus résistant: elle était en tuf, à huit faces, ceinte d'une couronne construite en molasse dans laquelle s'inscrivaient autant de lucarnes trilobées sous des gâbles (fig. 99). Cette composition n'était pas sans rappeler, en la simplifiant, celle de l'ancienne tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne⁴⁰.

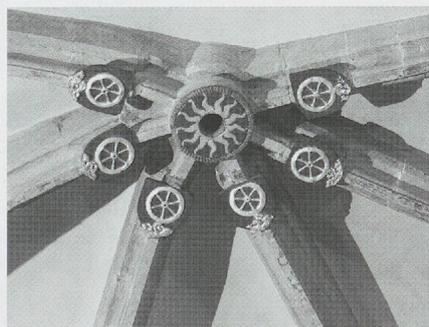


Fig. 97. L'église Sainte-Marie-Madeleine à Genève. Une des clefs de voûte à anneau végétal de la nef (photo MG, 2012).

Fig. 98. Sainte-Marie-Madeleine à Genève. Le chœur: la clef entourée des six écus aux armes de Jacques de Rolle (photo MG, 2012).

Des écus carrément sur les nervures et les supports

Les couronnes d'écus armoriés aux clefs de la chapelle des Macchabées n'ont fait école qu'au chœur de la Madeleine, qui de plus en montre sur les nervures. Mais si cette église offre l'apogée de l'utilisation des écus sur des nervures gothiques dans la région, on en rencontre encore pour bien rappeler la part du donateur⁴¹, par exemple en Haute-Savoie, au chœur, à la nef et aux chapelles de l'église des Dominicains d'Annecy (voir pp. 243-244), à l'ancien chœur de l'église de Lugrin⁴², à ceux de Saint-Martin-Bellevue⁴³ et de Cernex (voir p. 118); en Savoie, à la crypte de Lémenc à Chambéry (voir fig. 1175-1177); dans l'Ain, à l'église de Virieu-le-Petit⁴⁴, à Fitignieu⁴⁵, à Saint-Sorlin⁴⁶ et à Pérouges. On retrouve aussi ces écus sur des colonnes, remplaçant les chapiteaux aux églises de Montet à Cudrefin et à la chapelle Sainte-Trinité au couvent d'Estavayer, avec les armes d'Humbert le Bâtard (voir fig. 426 et 430), ou frappant des chapiteaux, avec des armes diverses dans la nef de Notre-Dame de Romont (voir fig. 459-461), et avec celles des Luyrieux à Moussy (Haute-Savoie, voir fig. 220); ou, plus déliés, dans la nef de l'église de Myans (Savoie) sur des tronçons de colonnettes, portant celles de René d'Apremont, Bâtard de Savoie, et de sa femme Anne de Tende (vers 1498)⁴⁷, et celles de Seyssel au chœur de l'église de La Rochette⁴⁸ (fig. 1173); sur des culots recevant les voûtes (Annecy, Saint-Jean-de-Maurienne), ou sur des supports profilés, à la chapelle des Gingins à l'église de Montreux (1513). Et même sur des remplages, à la cathédrale de Lausanne et aux églises de Lutry, de Perroy VD, de Môtier-en-Vully FR et de Craz-en-Michaille (Ain), ou encore sur des contreforts, à l'église de Saint-Blaise NE.

Il est beaucoup plus rare ici que des écus frappent les clefs des formerets ou soulignent la retombée des liernes, comme à La Sagne et dans le chœur d'Allaman, et il n'y a qu'à Saint-Saphorin, que des anges céroféraires et saint Symphorien y figurent dans des médaillons. A l'église des Cordeliers d'Annecy, cas exceptionnel dans nos régions, des écus aux armes des Lambert soulignent le sommet des arcades. Beaucoup plus répandus bien sûr apparaissent les écus héraldiques sur les clefs de voûte, parfois carrément seuls, sans médaillons, cas plus fréquents dans le canton de Neuchâtel dès 1480-1481 (Môtiers-Travers, Fontaines, Cornaux, La Sagne, Saint-Blaise), et tout proches, à La Neuveville BE et à Gurmels FR.

Notons encore une particularité rare dans nos régions. D'aspect trapu, l'ensemble de l'église (chœur et nef), long de 38.50 m dans œuvre et large de 12,50 m aux murs de la nef, diminue nettement en hauteur de l'ouest à l'est – de 12 m à 9,50 environ – comme pour renforcer l'effet de profondeur, selon un procédé qui sera appliqué également, mais inversé, aux trois croisées d'ogives de la chapelle Saint-Antoine du bourg de La Sarraz VD (voir fig. 91, et voir fig. 942).

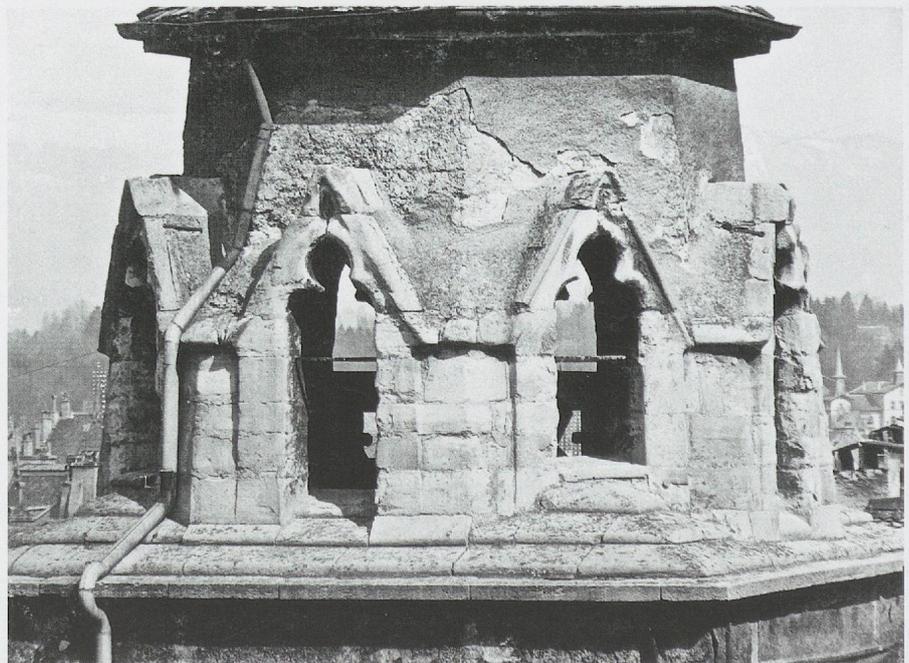


Fig. 99. Sainte-Marie-Madeleine à Genève. Le clocher exceptionnellement à flèche de pierre de la seconde moitié du XIV^e siècle (?), déjà anciennement tronquée et maintenant rénovée (photo au CIG/BGE, détail avant la restauration de 1914-1924).



Fig. 100. L'église Saint-Gervais à Genève, de 1436 à 1449 environ. Détail de la rupture du décor de la corniche en brique au sud de la nef, ouvrage en partie de Pierre Mascrot, d'Aglié en Piémont, maçon-carronnier et paroissien (photo MG, 2009).

L'église Saint-Gervais. – De même type que les autres paroissiales de Genève dans son ensemble, l'église Saint-Gervais actuelle s'en distingue par l'existence d'un chœur orthogonal, mais aussi par sa « crypte », dont l'origine remonte à l'église funéraire du V^e siècle, ainsi que par l'utilisation de la brique, exceptionnelle dans nos régions pour les parements d'un édifice religieux, et, dans ce cas, au moins dans son stade final, sans doute préparée et mise en œuvre par Pierre Mascrot, originaire d'Aglié en Piémont, un maçon-carronnier qui habitait la paroisse même (fig. 100).

La reconstruction quasi totale se situe, d'après les documents, en tout cas de 1436 à 1449, avec une interruption possible du chantier avant 1441, sauf le clocher en pierre, encore à achever en 1446⁴⁹. Les dernières recherches

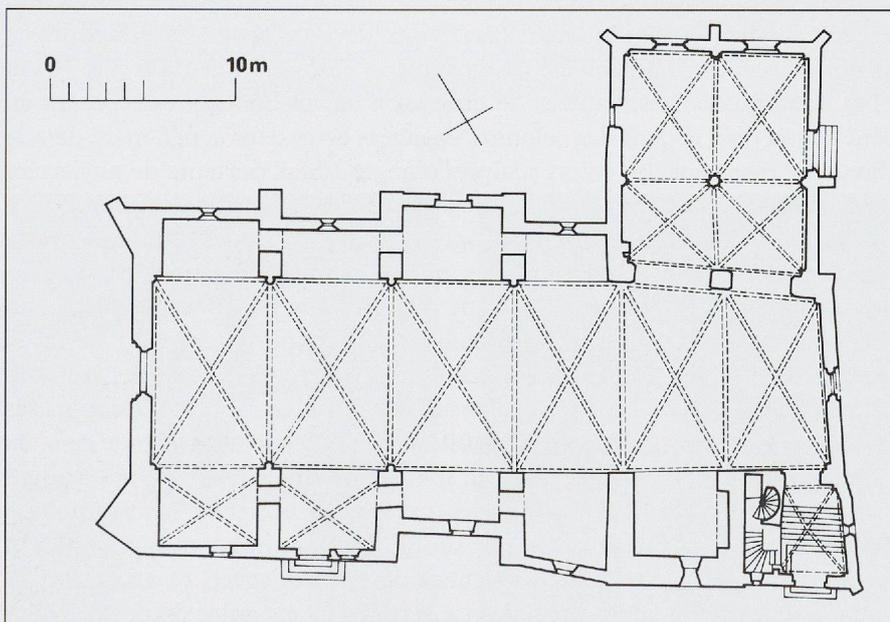


Fig. 101. L'église Saint-Gervais à Genève. Le plan: le chœur et la nef sont flanqués de séries de chapelles juxtaposées, reconstituées au nord de la nef au début du XX^e siècle; la grande chapelle des Allemands, de 1478 environ, s'ouvre sur le chœur au nord (MAH, Genève II).

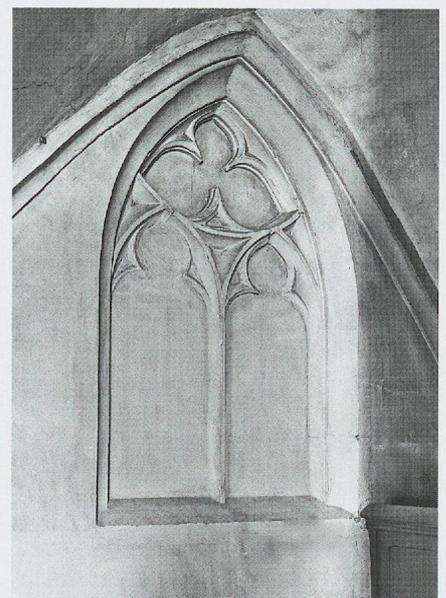


Fig. 102. L'église Saint-Gervais. Le seul remplage d'origine, encore dans la tradition du XIV^e siècle. Etat avant la restitution du flanc nord de la nef, vers 1901 (photo au CIG/BGE).



Fig. 103. L'église Saint-Gervais à Genève. Vue de l'intérieur vers l'ouest (photo Mathias Thomann, MAH, Genève, II).

sur les maîtres d'œuvre de l'église, hormis donc un de ceux de l'ouvrage en brique, ne permettent pas de les identifier, car assez nombreux furent les maçons établis ou passant dans ce Bourg de Saint-Gervais qui auraient pu s'en occuper: parmi les plus connus, notons *Hugues Nant*, de Saint-Claude, résidant dans le quartier en 1439 mais mort en 1445 ou avant⁵⁰, et *Jean Vulliod alias Gabet*, de Vernier, aussi paroissien de Saint-Gervais, dont l'activité est bien attestée alors à Genève (voir p. 230). Transformations et restaurations nombreuses après la Réforme: 1546–1547, 1688, 1808–1810, 1843, 1902–1904 et dès 1987.

Le chœur, à deux travées, et la nef, à trois travées, mesurent ensemble dans œuvre 36 m de longueur; ils ont presque la même largeur, d'environ 10,50 m – sauf tout à l'est où la face n'a que 9 m – et s'élèvent à 10,20 m de hauteur dans la nef. Ils sont flanqués de séries de chapelles juxtaposées largement ouvertes sur l'intérieur sans empêcher, dans la nef, l'éclairage direct; au nord de celle-ci, elles ont été «reconstituées» entre 1901 et 1906 (fig. 101 et 114). Ces travées sont voûtées de croisées d'ogives barlongues reposant en pénétration directe dans des colonnes engagées lisses dans la nef, mais, dans le chœur, à l'ouest sur des culots sculptés d'anges (deux porteurs de phylactère et un autre, d'un écu) et, dans les angles, sur des colonnes engagées le long desquelles descendent les listels des ogives: ce qui constitue en fait une avant-première du type à listels multiples qui caractérisera l'apport de certains maçons-architectes «genevois» hors de la ville, mais seulement dès la fin du XV^e siècle⁵¹ (voir p. 10). Les culots sculptés d'anges porteurs sont d'un travail remarquable et très probablement dus à un artiste local, lui-même paroissien de Saint-Gervais, *Guillaume de Peytoz (alias de Bœs)*, en rapport plus ou moins direct avec l'art bourguignon⁵² (fig. 105 a-c). Ils précèdent sans doute ceux du chœur de Notre-Dame-la-Neuve, du même type mais très repeints quant à eux (voir fig. 113-114). L'«Agnus Dei» qui meuble la clef du sanctuaire n'est peut-être pas de la même main. Les profils des nervures sont homogènes et des plus simples: à étroits méplats suivis de doubles cavets et de chanfreins pour les ogives et à larges méplats et à simples cavets entre deux chanfreins pour les doubleaux. Quant aux modestes fenêtres de la nef, en arc brisé, une seule a gardé son remplage d'origine, à deux formes portant un trilobe acéré dans un triangle curviligne, encore dans la tradition du XIV^e siècle: c'est d'ailleurs l'unique remplage gothique conservé de toute la ville⁵³ (fig. 102)!

Fig. 104. L'église Saint-Gervais à Genève. Le clocher à baies en encadrement en plein cintre et torique, vers 1446 (photo MG, vers 1970).

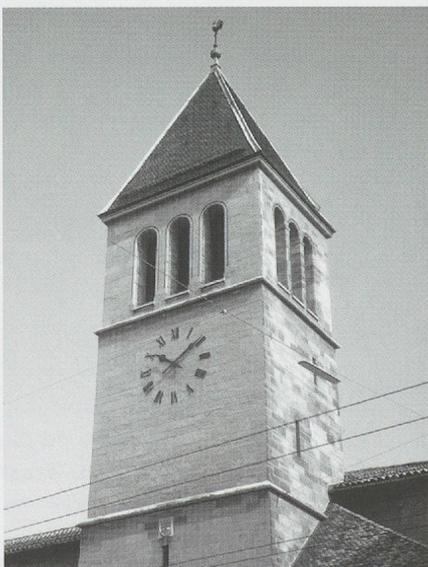




Fig. 105 a-c. L'église Saint-Gervais. Trois des culots du chœur à ange porteur de phylactère ou d'écu, attribuables peut-être au sculpteur Guillaume de Peytoz, vers 1440 (photos de Mathias Thomann, *MAH, Genève, II*).

Les baies archaïsantes en tore des clochers

Les baies en plein cintre du clocher de Saint-Gervais, encore en chantier en 1446 et terminées vers 1493 ou un peu avant⁵⁴ (fig. 104), appartiennent aux séries archaïsantes qu'on rencontre spécialement sur la Côte vaudoise et dans le canton de Neuchâtel (voir p. 519). Elles s'en distinguent pourtant par leur caractère plus achevé, abandonnant les arêtes ou les chanfreins qu'on rencontre encore à Genève, à Saint-Germain et à La Madeleine (voir fig. 82 et 118 b), au profit d'encadrements toriques, beaucoup plus rares – comme à Saint-Gervais-les-Bains en Faucigny, dépendant de l'évêque de Genève, dont le clocher était à refaire, en le déplaçant, encore en 1481⁵⁵ (fig. 108), mais aussi dans l'Ain, à ceux de Vieu-en-Valromey, peut-être vers 1500 (voir fig. 107 et voir fig. 283), et de Ceyzérieu, ce dernier percé dans les étages supérieurs de trois et deux baies, soit vers 1481–1486 soit début du XVI^e siècle (fig. 106: voir pp. 151-152), tous trois dans l'ancien diocèse de Genève. Ce type, qu'on retrouve notamment à l'abbatiale bénédictine d'Ambronay⁵⁶, également dans l'Ain, témoigne d'un autre esprit que celui des clochers savoyards à baies multiples et à colonnettes, d'inspiration lombarde, dont un bel exemple roman est conservé à Annecy-le-Vieux, et qui se rencontre encore à Villaz (les deux étages inférieurs de 1511)⁵⁷ et à Notre-Dame-de-Liesse à Annecy même, après 1511 ou carrément au milieu du XVI^e siècle, comme le pense Raymond Oursel⁵⁸ (voir fig. 886 c).

Fig. 106. L'église de Ceyzérieu (Ain). Le haut du clocher de 1481–1486 environ ou du début du XVI^e siècle, avec deux et trois baies en plein cintre à chambranle torique (photo MG, 2010).

Fig. 107. L'église de Vieu-en-Valromey (Ain). Le haut du clocher avec ses baies jumelées à chambranle torique et sa flèche en pierre: les lucarnes en étages ont été reconstituées (photo MG, 2010).

Fig. 108. L'église de Saint-Gervais-les-Bains, en Faucigny. Le clocher, avec son 1^{er} étage à baies en plein cintre jumelées et chambranle torique, des années 1481 et suivantes, et les parties supérieures, de 1699 et 1819 (photo MG, vers 1970).

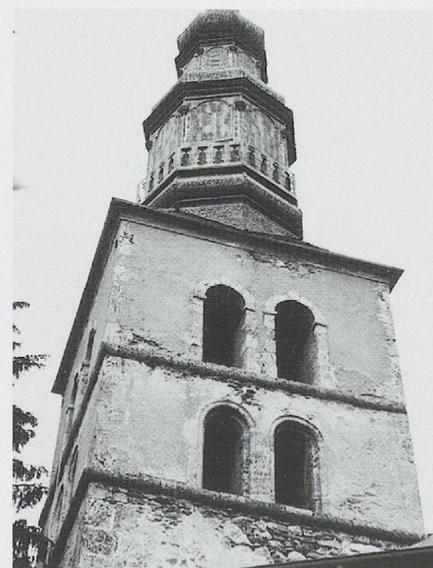
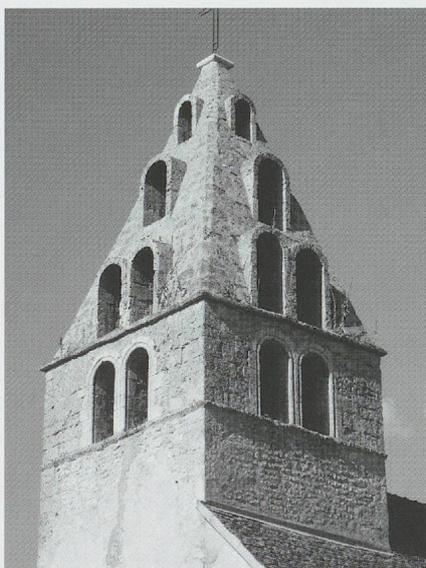
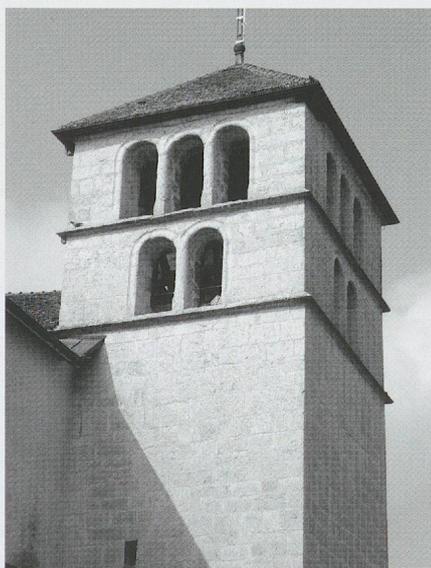
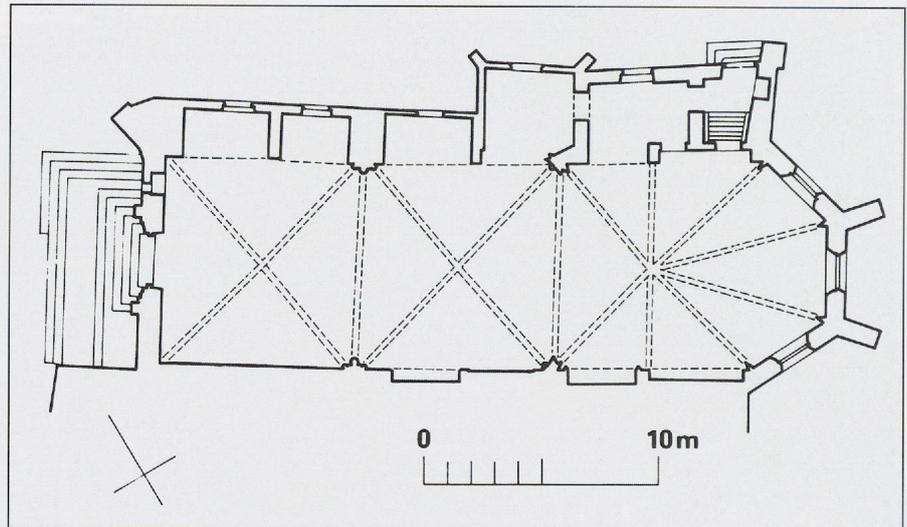


Fig 109. L'église Notre-Dame-la-Neuve (l'Auditoire de Calvin), à Genève. Le plan montrant la nef romane et ses supports, couverts de deux croisées d'ogives au milieu du XV^e siècle, et le chœur reconstruit vers 1455, aux frais de Clément Poutex, citoyen et marchand (dessin de Gérard Deuber pour *Arts et monuments: ville et canton de Genève*, Berne 1985). N.B. il manque les voûtes des chapelles



Notre-Dame-la-Neuve (l'Auditoire). – Ancien sanctuaire de l'évêque, devenu église paroissiale seulement au XIII^e siècle, Notre-Dame-la-Neuve est la seule des églises genevoises à avoir conservé encore bien visibles les murs et les supports des deux larges travées de la nef romane, mais complétées au milieu du XV^e siècle et dotées alors chacune d'une très ample croisée d'ogives (9 m de large sur 7,50) (fig. 109 et 110). Les travaux envisagés ou commencés en 1451, comme le testament du chanoine Jean Marie, official, le précise par un legs «en faveur de la Fabrique de Notre-Dame-la-Neuve pour la réparation de ses constructions», furent exécutés sans doute au moment où Clément Poutex, citoyen et marchand de Genève, faisait construire vers 1455, à ses frais, le chœur à abside semi-octogonale⁵⁹. Profond de 11 m et large aussi de 9 environ dans œuvre, il se couvre d'une unique voûte d'ogives sexpartite à laquelle se joignent directement les deux nervures soutenant les voûtains de l'abside à trois pans: ce qui donne huit nervures issues d'une seule clef, ces dernières s'appuient sur six supports profilés en gros tore à listel, gorges et chanfreins, munis de petits chapiteaux nus, et sur deux culots (fig. 111). Il est à noter que cette disposition, rare ici, a des rapports avec le voûtement unifié



Fig. 110. L'église Notre-Dame-la-Neuve (l'Auditoire de Calvin), à Genève. L'intérieur vers le chœur: murs et supports romans, voûtes d'ogives et chœur du milieu du XV^e siècle (photo Viaro, vers 1965, au CIG/BGE).

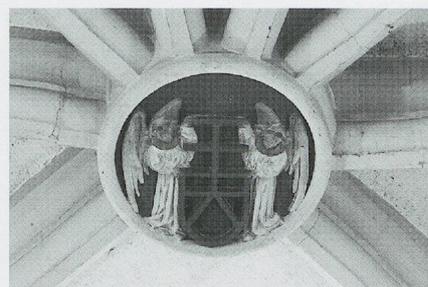
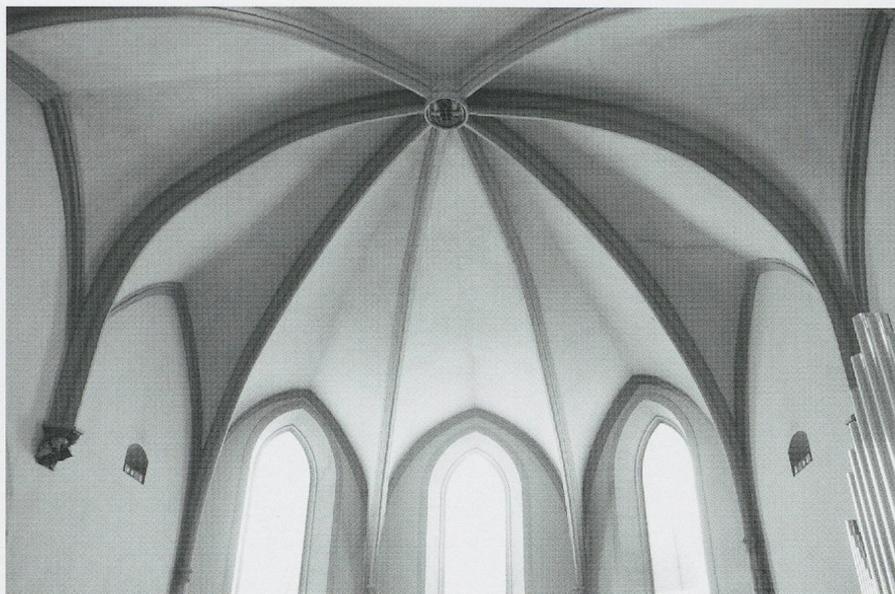


Fig. 111. L'église Notre-Dame-la-Neuve, à Genève. Le chœur semi-octogonal, couvert par une seule voûte d'ogives à huit nervures aboutissant à une unique clef aux armes de Clément Poutex (photo MG, 2009).

Fig. 112. L'église Notre-Dame-la-Neuve, à Genève. La clef de voûte du chœur avec deux anges portant les armes de Clément Poutex, citoyen et marchand, vers 1455 (photo MG, 2012).

du bas-côté sud et de ses chapelles à l'actuelle cathédrale de Chambéry⁶⁰, issu peut-être, comme on l'a dit, du système de la Sainte-Chapelle de cette ville⁶¹. Ce type de voûtement se retrouvera peu après ici, plus développé et bien régularisé, à l'église Saint-Germain (voir pp. 68-69) puis, un peu moins arrondi qu'à Notre-Dame-la-Neuve et beaucoup plus tard en tout cas, notamment à l'église du prieuré clunisien de Villes-en-Michaille, alors aux mains de chanoines de Genève, mais cette fois sans chapiteaux, et encore, simplifié, à Arenthon (voir pp. 107-109).

Sur chacun des deux culots du chœur sont sculptés un ange portant un écu aux armes de Clément Poutex, dont la polychromie actuelle empêche malheureusement de juger la bienfacture (fig. 113-114). Ses armes se retrouvent sur l'unique clef du chœur mais tenues par deux anges et apparaissent encore sur la clef orientale de la nef, dont il patronna donc aussi en partie le nouveau couverture (fig. 112); on les voit également dans le chœur, sur sa pierre tombale portant la date de 1455 (ou 1456), année de sa pose, qui correspond à celle de l'achèvement du chœur en cours en 1455 sans doute⁶², mais non à celle de sa mort, en 1462⁶³. Il faut rappeler que Poutex avait fait exécuter aussi, avant de mourir, des vitraux pour le chœur de l'église et en prévoyait d'autres dans son testament, en même temps que la construction d'un clocheton et d'une petite sacristie⁶⁴.

Fortement transformée en 1874-1876 selon la mode néo-gothicisante, l'église a été épurée de 1955 à 1959 et elle a servi de lieu de culte à l'Alliance réformée mondiale⁶⁵.

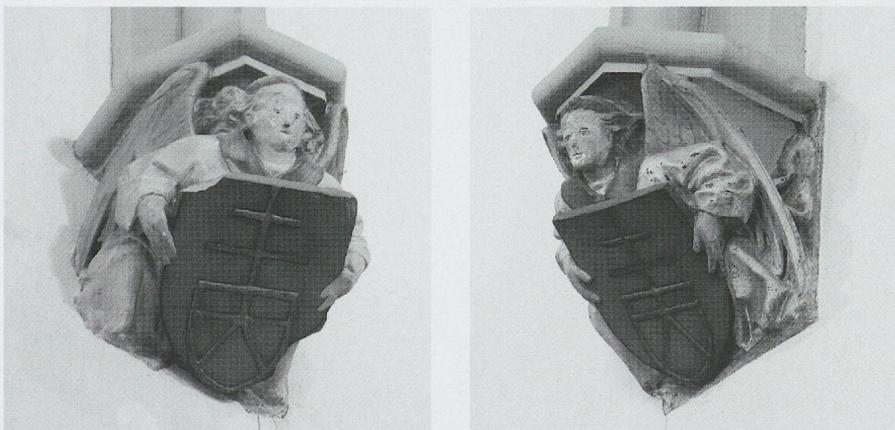
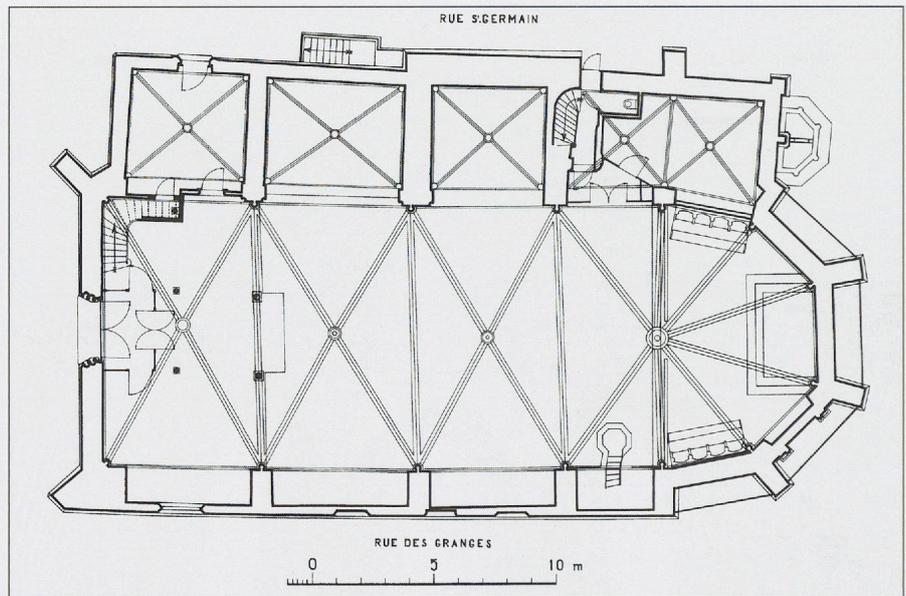


Fig. 113-114. L'église Notre-Dame-la-Neuve, à Genève. Les deux culots du chœur sculptés d'un ange portant l'écu aux armes de Clément Poutex, vers 1455 (photos MG, 2012).

Fig. 115. L'église Saint-Germain, à Genève. Le plan dans son état de 1945: nef et chœur appartenant presque entièrement au XV^e siècle (relevés de P.-E. Müller, CIG/BGE).



Saint-Germain, la grande œuvre de Pierre de Domo à Genève. – Précédée d'édifices qui se sont succédé dès l'époque paléochrétienne, l'église, dans son aspect actuel, très harmonieux, relève presque entièrement du XV^e siècle⁶⁶ (fig. 115). En 1436, le maçon-architecte François Cirgat avait déjà repris le mur «sur les arcades» et le clocher⁶⁷ – et sans doute aussi, si l'on en croit la manière, le portail même⁶⁸ – mais la grande reconstruction, qui engloba une partie du gros œuvre et le couvrement d'ogives, prévue en 1458 en tout cas, comme l'atteste un don explicitement fait «pour la réparation et

Fig. 116. L'église Saint-Germain à Genève, œuvre des maçons-architectes Pierre de Domo, «maçon maître de l'œuvre de la Fabrique de Saint-Germain» en 1460, et Jaquemet Paillard. L'intérieur vu vers le chœur (photo MG, 2013).



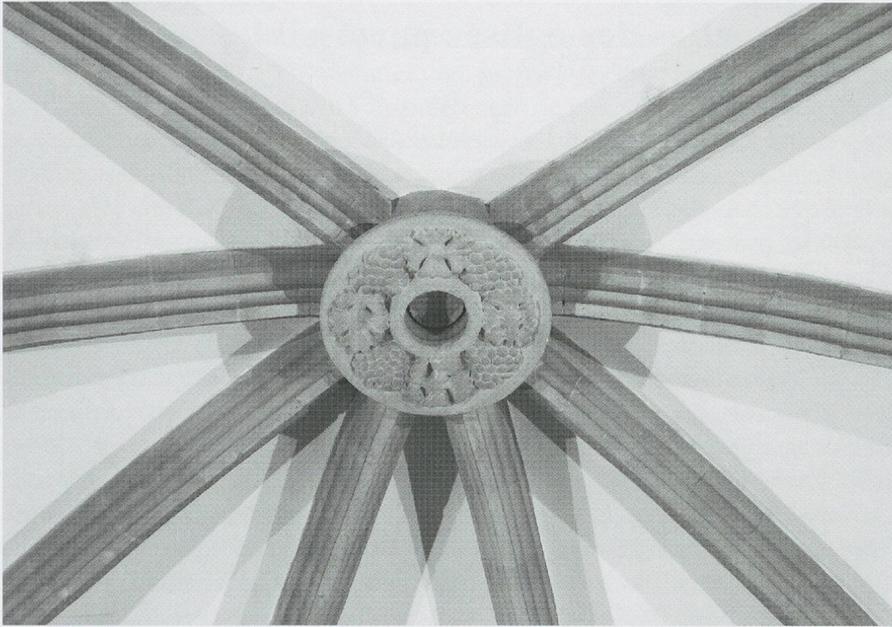


Fig. 117. L'église Saint-Germain à Genève. La clef de voûte unique du chœur (photo MG, 2012).

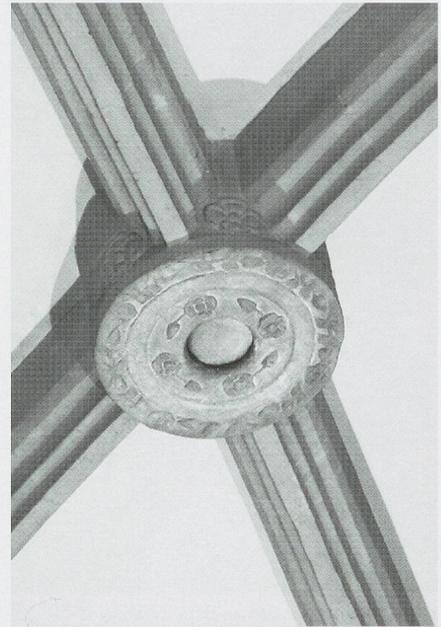


Fig. 118. L'église Saint-Germain à Genève. Une des clefs de voûte de la nef avec couronnes de roses (photo MG, 2012).

l'édification de l'église», est due, pour une bonne part, aux maçons-architectes Pierre de Domo, qualifié de «maçon maître de l'œuvre de la Fabrique de Saint-Germain» en 1460, et Jaquemet Paillard, son associé, d'ailleurs déjà collaborateur de Cîrgat auparavant⁶⁹. Finalement église catholique-chrétienne depuis 1873, elle a subi des restaurations importantes après l'incendie de 1904, puis en 1959–1961, 1965–1967 et 1999.

D'emblée se remarquent, dans un système finalement très homogène à l'intérieur, qui mesure 29 m de long dans œuvre, les proportions trapues et l'ampleur des trois travées barlongues de la nef unique – environ 6 m de profondeur sur 11 de largeur, pour une hauteur de 8,50 m à la clef. L'impression de largeur est amplifiée par l'ouverture d'une série de chapelles au nord et par celle de grandes arcades aveugles au sud. Le chœur profond, comptant 10,50 m de largeur et de longueur, se compose d'une abside à cinq facettes «obliques», en semi-décagone – cas rare ici alors, mais déjà apparu au XIII^e siècle à Lutry et, avec seulement quatre facettes, à Saint-François à Lausanne⁷⁰ – et d'une «travée droite»; les deux forment un seul ensemble dont les huit nervures aboutissent toutes à une clef unique pour sa voûte entière (fig. 116–117). Cette composition s'inspire manifestement de celle du chœur de Notre-Dame-la-Neuve mais la régularisation des voûtains et des facettes – toutes mesurant autour de 3,50 m de largeur – crée un effet bien différent, d'une très grande harmonie.

Comme dans la nef de Saint-Gervais bien plus tôt (voir p. 64), toutes ces nervures, à doubles cavets et chanfreins, retombent en pénétration dans les simples colonnes engagées des murs. Sauf celle de l'ouest, qui montre sommairement un évêque non identifié, les quatre clefs de voûte sont sculptées de motifs végétaux en couronne; l'une s'orne en plus verticalement d'une série de roses (fig. 118), disposition qui se retrouvera plus tard mais un peu différente à Estavayer FR et à Cernier NE (voir fig. 497 et 657 a), hors de l'orbite genevoise.

Seule partie à parement appareillé de toute l'église, le haut du clocher en tuf, en reconstruction en 1347 peut-être, est repris en tout cas en 1434⁷¹; il comporte une série de baies triples en plein cintre au dernier étage et deux baies plus espacée au-dessous, qui offrent le même caractère archaïsant que celles de Saint-Gervais, mais en plus simple, sans encadrement torique, avec seulement un léger chanfrein au sommet dans l'état actuel (voir fig. 118 b et encadré p. 65).

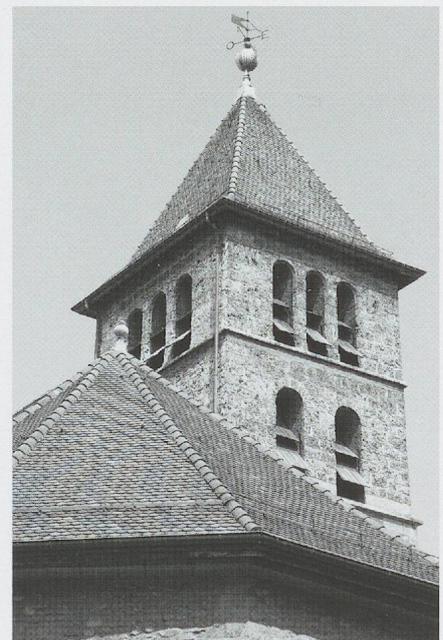


Fig. 118 b. L'église Saint-Germain à Genève. Le clocher des XIV^e et XV^e siècles (photo MG, 2013).

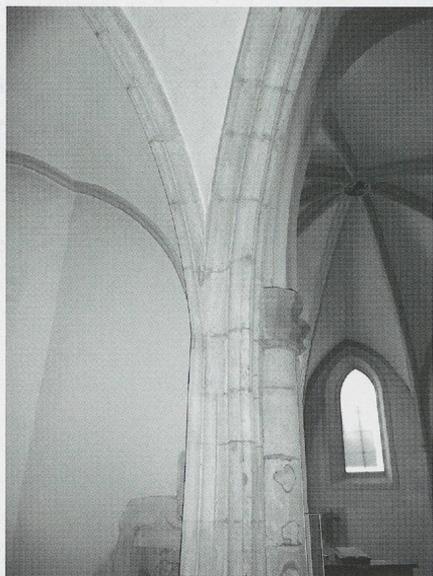


Fig. 119. Notre-Dame-la-Neuve à Genève. Support profilé sans chapiteau du sud-est de la 4^e chapelle et celui de la travée est de la nef avec son chapiteau (photo MG, 2013).

Les chapelles des églises paroissiales et les chapelles privées

Des chapelles en saillie à l'extérieur des églises. – C'est sans doute le grand embarras causé dans les nefs uniques par la multiplication des autels et même des chapelles architecturales qui obligea les évêques chargés des visites pastorales à demander aux patrons de les construire ou de les reconstruire adossées aux murs extérieurs des églises en y pratiquant une arcade pour les ouvrir quand même sur l'intérieur: ce qui se fit surtout dans le diocèse de Genève et à Genève au moins explicitement dès 1443⁷².

Selon un principe fort bien connu dans les grandes églises, certaines reconstructions anticipent ces besoins ou remédient à un état parfois chaotique en projetant des séries de chapelles homogènes, comme ici à Nyon et à Vevey. Dans quelques cas même, à l'instar de la grande église des Dominicains d'Annecy (voir pp. 131-132), ces chapelles rejetées au dehors finissent ici ou là par percer tous les murs latéraux ou presque (Commugny, Genolier, Aubonne, La Neuveville BE, et Arbusigny et Mieussy en Haute-Savoie⁷³; voir fig. 323, 338 et 223) ou au moins l'un des côtés (Coppet: voir fig. 316, etc.). Il est plus rare qu'elles soient jointes directement au chœur lui-même, position significative et sans doute honorifique (Hermance⁷⁴, Confignon, Commugny, plus anciennement Morges, Lignerolles, Romont, Estavayer, Menthon-Saint-Bernard), mais il ne faut pas les confondre avec les sacristies auxquelles on accède ou accédait uniquement par une simple porte (Saint-Maurice d'Annecy, Nyon, Romont, Moudon, etc.⁷⁵). Notons que leurs arcades murées demeurent parfois les seuls témoins visibles de leur existence passée (notamment à Jussy GE; Giez VD; Ballaison en Haute-Savoie; Villes-en-Michaille dans l'Ain) ou seulement prévue (Les Brenets NE: voir p. 92). Rares sont les chapelles simplement retrouvées en fouilles (Hermance GE: voir fig. 139; Villette VD⁷⁶; Ressudens VD⁷⁷) et exceptionnelles celles dont les traces sont marquées dans le sol (Macchabées à Genève: voir fig. 134).

Des dispositions spéciales de chapelles – placées comme en croix (dans le canton de Neuchâtel et à Orny VD), couvertes en ciborium (dans la Broye), ou intégrées dans une sorte de jubé-galerie (Fribourg, Lignerolles VD) – ne sont guère connues à Genève et dans son diocèse.



Fig. 120. Notre-Dame-la-Neuve à Genève. La clef de voûte de la chapelle aux armes attribuées au chanoine Jean Marie, official et vicaire général mort en 1451 (photo MG, 2012).



Fig. 121. Notre-Dame-la-Neuve à Genève. La clef de voûte aux armes d'Orsière de la 3^e chapelle nord-est (photo MG, 2012).

Pour le rappeler en passant, ces arcades sont le plus souvent en arc brisé, rarement simplement en plein cintre, et moins fréquemment encore en accolade, à Montet-Cudrefin VD, ou en anse de panier – alors marque d’une modernité certaine – à Samoëns en Faucigny, ou même en une sorte d’arc Tudor, à Saint-Saphorin à Lavaux (voir aussi encadré p. 183).

Les chapelles dans les églises urbaines de Genève. – Comme il a été dit, les églises paroissiales de la ville se font remarquer par l’abondance des chapelles architecturales – donc voûtées – ou formant des sortes de grandes arcades aveugles⁷⁸, qui flanquent systématiquement les nefs; ajoutons qu’elles se distinguent également par leur caractère très sobre, presque toutes couvertes d’une simple croisée d’ogives avec formerets ou, beaucoup plus rarement, en berceau⁷⁹. De toute façon, elles restent difficiles à dater et encore bien plus à attribuer. Leurs croisées sont peu souvent portées par des colonnes engagées – rares dans les chapelles accolées du diocèse de Genève (sauf Grand-Saconnex, Nyon, Commugny⁸⁰, etc.) – et parfois par des supports à profil développé, d’un type bien plus moderne ici, comme à la Madeleine (chapelle de Michel de Fer, 1448–1451), à Saint-Gervais (chapelles des Allemands, vers 1478, et Sainte-Geneviève, 1483/1485⁸¹) et à Notre-Dame-la-Neuve (4^e chapelle au nord-est⁸²: fig. 119). Rarissimes à pénétration directe dans les murs (Saint-Gervais: 2^e chapelle sud), elles sont le plus souvent reçues par des culots qui, comme les clefs de voûte et à défaut des chapiteaux alors abandonnés, permettent l’exécution de motifs sculptés. Ces clefs et ces culots offrent quelques beaux morceaux de sculpture, dont on ignore pour l’instant les auteurs: parmi eux, il y a certainement des artistes locaux, tout particulièrement *Guillaume de Peytoz*, sculpteur habitant à Saint-Gervais, déjà cité (voir p. 64). Les profils de leurs ogives sont assez élaborés mais divers, dans la tradition «genevoise» avec tore à listel (sauf à Notre-Dame-la-Neuve, 5^e chapelle nord-est) et, plus rares ici, avec doubles cavets (une à Saint-Gervais; deux à Notre-Dame-la-Neuve; une à Saint-Germain). Seule la chapelle Notre-Dame, située au pied du clocher de la Madeleine, et, par sa position, sans doute la première installée en saillie de la nef, ne montre qu’un profil simplement chanfreiné, type qui paraît primitif dans ce contexte assez soigné.

L’épigraphie monumentale, peu utilisée à Genève dans les chapelles (monogramme «ihs» à la chapelle du trésorier ducal Michel de Fer⁸³), n’apporte aucun renseignement ici, contrairement à celle des pierres tombales parfois. Plus présente, l’héraldique permet d’en connaître quelques familles de fondateurs, dont celles des Messier/Pinella, Conod (?), Marie (?) (fig. 120), Orsière (fig. 121) et Destri (voir fig. 131), mais cet apport est limité car, dans certains écus, les armes ont disparu ou restent inconnues, et, dans ce cas, spécialement celles qui affichent une marque de marchands.

Les motifs sculptés les plus élaborés montrent des anges portant des écus aux armes des bienfaiteurs (voir fig. 124), ou actuellement vides. Ils sont parfois sommairement traités: clefs à Saint-Gervais (chapelle des Allemands et vestibule du clocher⁸⁴) et à Saint-Germain (celle des Meissier/Pinella à l’ouest, maintenant sacristie⁸⁵). Mais parfois aussi les clefs se révèlent de très bonne tenue, tout comme les culots qui, le plus souvent donc, portent leurs croisées. A la paroissiale Saint-Germain, à la première chapelle occidentale, probablement celle dédiée à Notre-Dame-des-Grâces et fondée par Pierre Conod avant 1474⁸⁶: clef à ange scutifère et culots à joueur de «musette» (fig. 123), dragons entrelacés (fig. 122) et feuillages; à la deuxième: à la clef, ange scutifère aux armes inconnues, peut-être d’un marchand (fig. 124), et, aux culots, ange-atlante, ange à phylactère, ange avec écu⁸⁷ et feuillages; et à la troisième – chapelle Notre-Dame du clocher, attestée et bien située en 1498

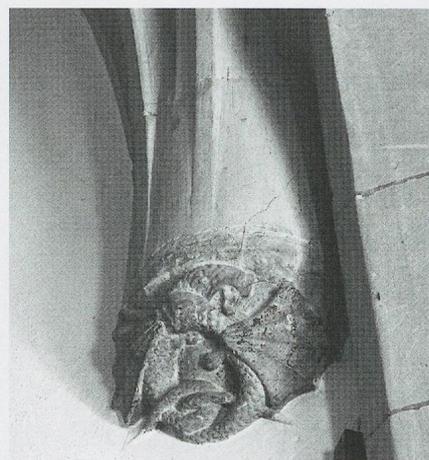


Fig. 122. Saint-Germain à Genève. La chapelle des Conod (?), la première au nord-ouest: culot aux dragons entrelacés (photo MG, 2012).

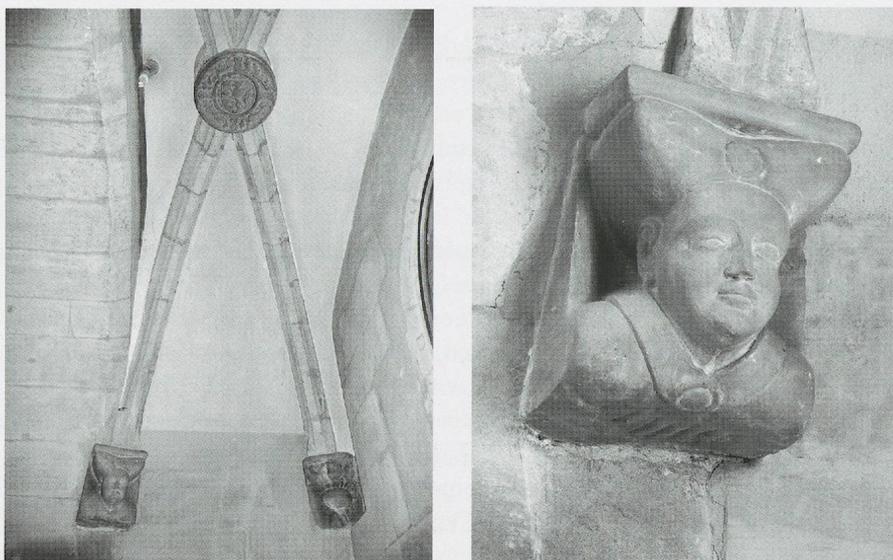


Fig. 123. Saint-Germain à Genève. La chapelle des Conod (?), la première au nord-ouest: culot au joueur de «musette» (photo Auguste Dubois, CIG/BGE).



Fig. 124. Saint-Germain à Genève: clef de voûte aux armes inconnues portée par un ange, à la 2^e chapelle au nord (photo MG, 2012).

Fig. 125-126. Notre-Dame-la-Neuve à Genève. La chapelle d'Orsière (la 3^e): culots à buste de femme et à rave, et détail (photo MG, 2010). Voir aussi fig. 121.



mais beaucoup plus ancienne⁸⁸ – culots avec anges scutifères et feuillages, et clef à carré festonné avec quadrilobe saillant (fig. 127: voir encadré, pp. 240-241). A l'église Notre-Dame-la-Neuve, à la troisième chapelle, avec clef aux armes d'Orsière⁸⁹ (voir fig. 121): culots à buste de femme, à tête d'homme, à rave et à godrons (plus tardif?) (fig. 125–126); à la 5^e chapelle, dont la clef porte des armes attribuées à Jean Marie, chanoine de Genève et de Besançon, official et vicaire général⁹⁰ (voir fig. 120): trois culots à anges scutifères. On trouve ailleurs non seulement des clefs mais aussi des culots de ce type parfois élémentaire (chapelle Messier/Pinella à Saint-Germain) – qui aura ses avatars surtout dans des églises de la Côte vaudoise (voir fig 297, 321 336: Nyon, Genolier et Perroy). D'autres culots montrent aussi des motifs végétaux, souvent bien enlevés.

Des chapelles de l'église Sainte-Marie-Madeleine, on ne peut guère citer, à part une clef à deux écus alternant avec une chauve-souris et du lierre dans l'une des chapelles sud^{90b} (fig. 128), qu'un seul élément artistique sauvegardé, une clef de voûte très ornée, et le dessin d'un chapiteau de l'ancienne chapelle Saint-Michel, fondée en 1455 par Philibert Destruz, démolie en 1876 (voir fig. 131 et voir vignette p. 51).

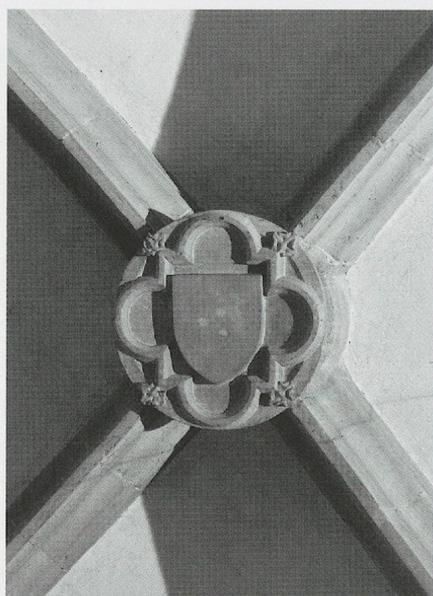


Fig. 125. Saint-Germain à Genève: clef de voûte à médaillon carré avec lobes et festons à la chapelle Notre-Dame du clocher (photo MG, 2012).

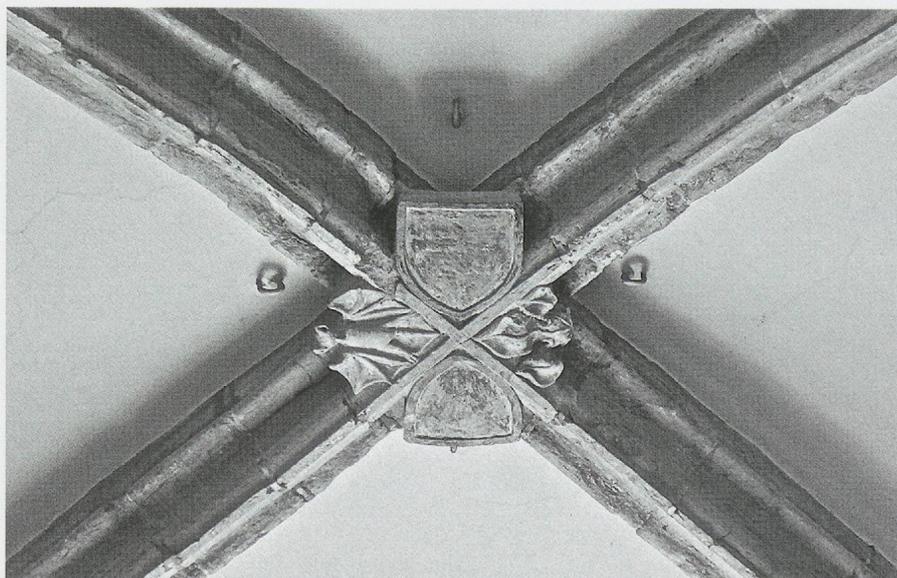


Fig. 128. Sainte-Marie-Madeleine à Genève. La clef à deux écus alternant avec une chauve-souris et du lierre dans l'une des chapelles sud et nervures à profil ondulant (photo MG, 2012).



La chapelle des Allemands à l'église Saint-Gervais. – A part la grande et exceptionnelle *chapelle des Macchabées*, flanquant la cathédrale et déjà longuement étudiée (voir pp. 17-50), il en existe ou existait à Genève trois autres se distinguant aussi par leur ampleur et par leur forme: une à Saint-Gervais et deux à Sainte-Marie-Madeleine. Ouverte sur le chœur au nord et mesurant 10 m sur 11 à 12 m et environ 7 m de haut, la vaste et élégante *chapelle des Allemands* à Saint-Gervais (dite de l'Escalade), construite en 1478 pour leur confrérie dédiée au Saint-Esprit⁹¹, rappelle exceptionnellement les salles capitulaires à pilier central, ici un peu décentré, dans lequel descendent huit des nervures des quatre croisées d'ogives profilées en tore à listel suivies de gorges-tores, avec formerets, qui composent les voûtes et qui s'appuient sur huit supports de même modénature engagés dans les murs, également effilés et sans chapiteaux⁹² (fig. 129 et voir fig. 10). Par comparaison avec la grande arcade de la chapelle du prieur Dardon à l'église de Nyon, de 1467/1480, attribuable au maçon-architecte Mermet Mallie (Mallier, Malliet) et dont la modénature de l'arcade sur la nef se rapproche de celles de la chapelle des Allemands (voir fig. 333), cette dernière pourrait passer pour l'œuvre de ce maître ou de son équipe. Les remplages des baies ne sont pas conservés mais des documents de la 1^{re} moitié du XIX^e siècle en montraient deux au nord, du type flamboyant classique, à mouchettes flanquant un soufflet⁹³ (fig. 130), qu'on retrouvait anciennement aussi à la Madeleine (voir fig. 132).

Les deux chapelles Saint-Michel à l'église Sainte-Marie-Madeleine. –

Quant aux deux *chapelles Saint-Michel* de la Madeleine, implantées aux deux extrémités de la face sud, elles se présentent ou se présentaient comme des sanctuaires à abside à trois facettes. L'une, à l'ouest, fondée en 1455 par *Philibert Destruz (Destri)* perpendiculairement à l'axe de l'église, a été démolie en 1876 pour établir une salle de chauffage dégageant mieux la rue – elle-même supprimée à son tour au début du XX^e siècle – mais il en était resté, en emploi sans doute, une belle fenêtre à remplage flamboyant à deux mouchettes, tête en bas et portant un soufflet, bien connue par une bonne photographie de 1914 (fig. 132): type qui sera repris à Saint-Gervais et dans la région (voir fig. 130, et pp. 257 et 259). Il en a été conservé surtout une clef de voûte monumentale, un peu endommagée, sculptée aux armes de la famille Destruz, anoblée une vingtaine d'années auparavant, qu'on retrouvait, tenues par un ange debout, sur des supports apparemment du même type que ceux du chœur de l'église, profilés et encore dotés d'un petit chapiteau nu, presque archaïque alors⁹⁴ (fig. 131 et vignette de titre, p. 1).

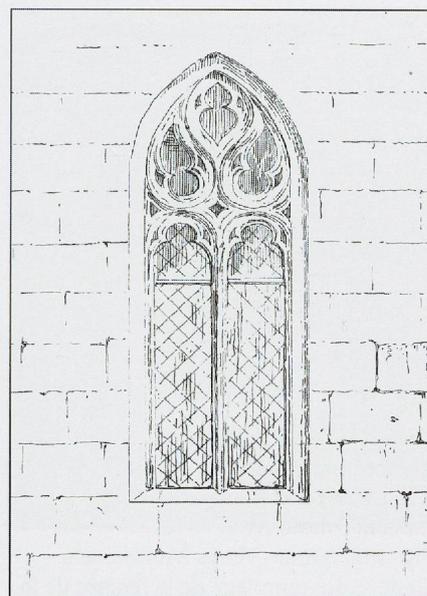


Fig. 129. Saint-Gervais à Genève. La chapelle de la confrérie des Allemands, vers 1478, en forme de salle capitulaire à pilier central: retombée de voûtes sur ce dernier (photo Max Oettli, Service des Monuments et des sites, Genève).

Fig. 130. Saint-Gervais à Genève. La chapelle de la confrérie des Allemands, vers 1478: baie de la façade nord dans son état de 1845, selon les *Etrennes genevoises* (photo MAH, Genève, II: détail).



Fig. 131. Sainte-Marie-Madeleine à Genève. L'ancienne chapelle Saint-Michel des Destruz: la clef de voûte avec anges portant les armes Destruz (MAHG): en emploi à l'église (photo Olivier Zimmermann).

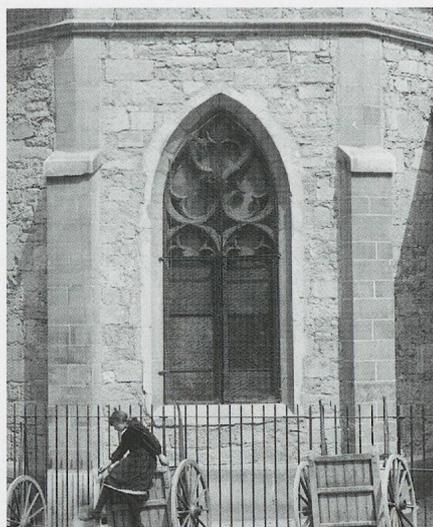


Fig. 132. Sainte-Marie-Madeleine à Genève. Le remplage de la fenêtre de la chapelle Saint-Michel des Destruz, 1455: état en 1914 (photo au CIG/BGE).

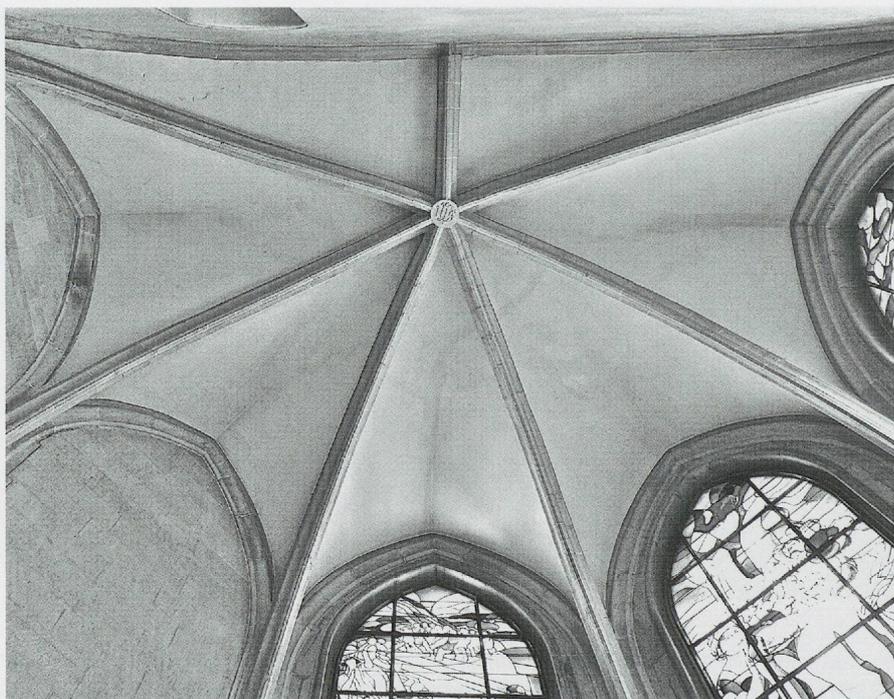


Fig. 133. Sainte-Marie-Madeleine à Genève. La voûte à sept nervures de la chapelle Saint-Michel fondée en 1448 par Michel de Fer, trésorier général du duc de Savoie, par son testament, et achevée en 1451 (photo MG, 2013). Voir aussi fig. 8.

L'autre chapelle également dédiée à Saint-Michel qui, elle, subsiste, est accolée parallèlement au chœur mais sans arcade de liaison; elle a certainement été fondée par noble *Michel de Fer*, trésorier général du duc de Savoie de 1427 à 1434 et châtelain de Blonay, Vevey et La Tour-de-Peilz dès 1427. Par son testament, Michel de Fer demande en 1448 à ses trois héritiers, ses deux filles Amédée et Perronette et son frère Pierre, de l'édifier à grands frais – 900 florins d'or – en perçant le mur de l'église et en s'étendant sur le cimetière, dans un délai de trois ans après sa mort: effectivement, en avril 1451, elle est dite «novissime» construite et fondée⁹⁵. De plan semi-octogonal et à voûte d'ogives, exceptionnellement à sept nervures ici, donc avec une lierne supplémentaire, selon une tradition qu'on rencontre spécialement en Franche-Comté et en Valromey (voir pp. 149, 151, 153), cette chapelle, très ample, mesure grosso modo 7 m de largeur sur 5 de profondeur et une hauteur de 9,40 m: ce qui représente les deux tiers de la surface du chœur contigu, mais elle ne communique avec lui que par une simple porte⁹⁶ (fig. 91 et 133). Elle montre des supports moulurés – un tore à listel suivi de gorges terminées en tore – poursuivant sans solution de continuité les profils des ogives, donc sans chapiteaux (voir fig. 9). Ce qui serait à l'avant-garde de ce procédé dans toute la région lémanique, bien qu'en gestation dans ceux, encore munis de chapiteaux sommaires, du chœur voisin et de celui de Notre-Dame-la-Neuve, mais analogues à ceux de la 4^e chapelle au nord-est de la nef de cette dernière, aussi du milieu du XV^e siècle (voir fig. 119). Elle se fait remarquer également par l'ampleur de ses baies qui, dans leur état actuel, sans remplage, percent presque entièrement ses trois facettes libres, exemple rarissime dans nos régions (voir fig. 82).

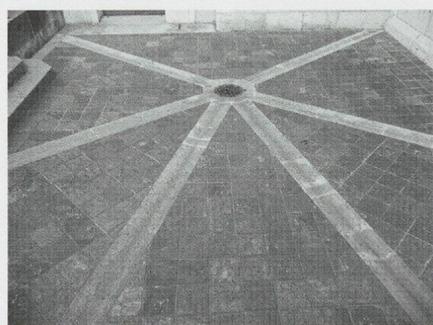


Fig. 134. La chapelle des Macchabées à la cathédrale. La sacristie de 1455 par Pierre de Domo: tracé du voûtement marqué dans le sol (photo MG, 2009).

On doit ajouter à ces trois cas très importants celui de la *sacristie des Macchabées*, construite en 1455 par le maçon-architecte Pierre de Domo⁹⁷, donc également de peu postérieure au milieu du siècle, qui était conçue aussi comme un chœur réduit à un sanctuaire avec abside à trois pans; on en ignore tout, sauf le plan retrouvé en fouilles et dont le couvrement est évoqué par des dalles dans le sol (fig. 134).

La chapelle de la maison de Rolle. – Malgré quelques photos et des relevés pris au moment de la démolition de l'ancienne maison de Rolle en 1889, on en connaît mal la *chapelle Sainte-Catherine*, excellemment située au centre de la ville basse, au Molard, au point que le Conseil de ville s'y réunissait même parfois⁹⁸. Cette chapelle privée, autorisée par Rome en 1429, était dite «construite dans la tour de la maison de Rolle»⁹⁹; elle a été partiellement retrouvée lors des travaux de la fin du XIX^e siècle. Au niveau inférieur, la chapelle, mesurant 4,50 m sur 5 dans œuvre, se couvrait d'une seule voûte d'ogives, dont on ignore le profil, et s'orientait vers un «retable» à encadrement délicat, en accolade sous-tendu d'un large trilobe subdivisé aux pointes festonnées (fig. 135). A l'extérieur, soigneusement appareillé en molasse, elle montrait deux contreforts obliques à larmier médian et probablement à couverture en bâtière et une belle porte en arc brisé à trois tores munis de bases, mais sans chapiteaux.

Comme nous l'avons vu, on remarque que, parmi les nombreuses chapelles d'églises paroissiales urbaines conservées à Genève, aucune ne présente un aspect typiquement flamboyant dans sa voûte. Pour en trouver d'aussi complexes, évidemment attribuables en priorité à la main-d'œuvre «genevoise», il faut se tourner surtout vers le Faucigny et le Genevois, tous deux savoyards alors mais étroitement liés à la capitale économique et ecclésiastique de la région, notamment par le patronnage de ses églises.

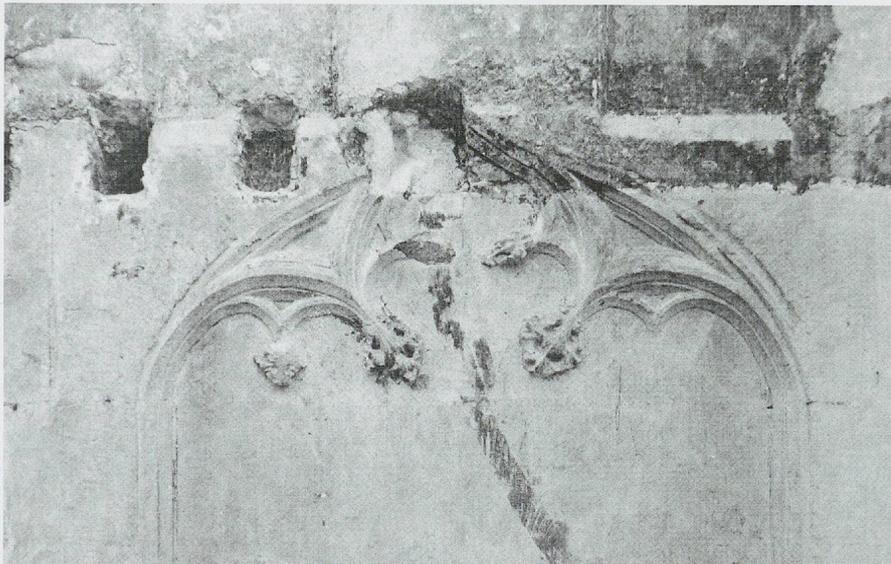


Fig. 135. La chapelle Sainte-Catherine de la maison de Rolle au Molard, 1429. Le «retable» sur le mur oriental intérieur (photo W. Bettinger, dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, I, 1892).

Conclusion. – Les églises urbaines genevoises, dont les reconstructions totales ou partielles s'échelonnent de la fin du XIV^e siècle au 3^e quart du XV^e, sont révélatrices d'un fort développement, et comme le rappelait déjà Louis Binz: «Les conséquences de la prospérité économique et de l'expansion démographique sont éclairées de façon saisissante par ce fait, qui n'a pas encore été suffisamment relevé: les églises paroissiales érigées à l'intérieur de la cité, au nombre de quatre, furent toutes construites durant ce laps de temps»¹⁰⁰.

Ces églises sont bien les fruits de l'enrichissement des marchands genevois les plus notables, explicitement et fortement soulignés par des signatures héraldiques à la Madeleine, à Notre-Dame-la-Neuve et sans doute aussi à Saint-Gervais¹⁰¹.

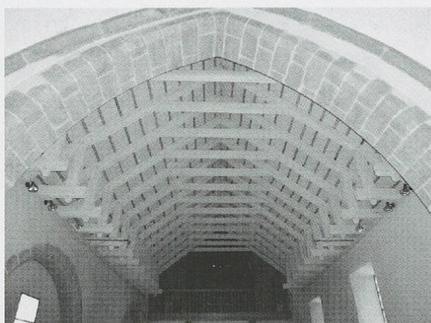


Fig. 136. L'église Sainte-Marie-Madeleine de Jussy-l'Evêque. Reconstitution de la charpente de la nef, vue vers l'ouest (photo MG, 2010).

Les églises de la campagne genevoise

Les églises paroissiales. – Contrairement au Pays de Gex, anciennement savoyard (voir p. 230), l'actuel canton de Genève lui-même a gardé quelques églises à nef unique qui s'accompagnent ou s'accompagnaient d'un chœur avec voûte d'ogives (Satigny, Confignon, Jussy, Vandœuvres) ou flanquées de chapelles avec ce même type de couverture (Grand-Saconnex, Thônex, Confignon, Hermance). Comme dans la ville même, il ne montre pas, ou plus, d'éléments expressément flamboyants tels qu'on en rencontre encore dans le Faucigny et le Genevois (voir pp. 125 sq), dans des chapelles, qui pourraient être attribuées à l'un des grands maîtres genevois. Quant aux remplages, ils ne remplacent pas ceux qui manquent dans la ville même puisque les deux seuls à être conservés, à Confignon, apparaissent très traditionnels, essentiellement avec des quadrilobes¹⁰².

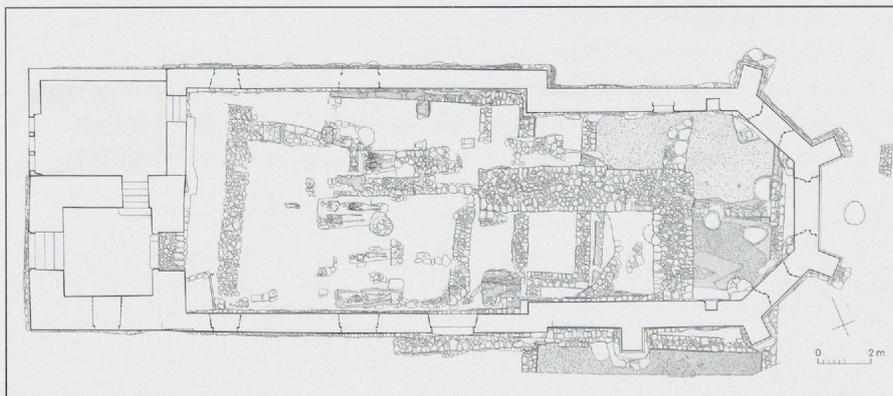
L'une des paroissiales à chœur voûté d'une seule croisée d'ogives, celle de *Sainte-Marie-Madeleine de Jussy-l'Evêque*, dont le patronat appartenait bien à l'évêque, mérite une mention particulière, car elle a révélé, lors des grands travaux de 1973, l'aspect «normal» d'une simple église de campagne, exceptionnellement conservé et très instructif¹⁰³: chœur de plan rectangulaire voûté d'ogives (1471/1482) et nef à charpente apparente, à chevrons portant ferme et à entrails retroussés, dans ce cas plutôt rare, état entièrement reconstitué après son dégagement malheureusement¹⁰⁴ (fig. 136).



Fig. 137. L'église Saint-Jacques de Vandœuvres. Vue du chevet gothique du temple actuel (photo MG, 2013).

Le chœur de Saint-Jacques de Vandœuvres. – Ce chœur s'avère le plus monumental de ceux des églises genevoises connues hors de la ville; il est presque aussi long que la nef unique, mesurant dans œuvre 7 m de large sur 10,60 et englobant toujours dans ses murs une travée droite aveugle et une abside à trois pans, éclairées par trois baies en arc brisé, hiérarchisées – celle dans l'axe la plus grande et la seule à encadrement profilé à doubles cavets (fig. 137-138). Il datait peut-être de peu avant la Réforme: d'importants travaux eurent lieu en tout cas en 1530, en partie aux frais du Chapitre de Genève, qui en avait le patronage. Il a malheureusement perdu tout son couverture¹⁰⁵, mais selon les traces de supports en colonnes engagées retrouvées dans les fouilles effectuées en 1988–1991 par le Service cantonal d'archéologie, on peut envisager l'existence d'une voûte en deux parties – travée droite à croisées d'ogives et sanctuaire à abside semi-octogonale avec six nervures et comptant deux clefs – à moins de penser à une conception proche du type qu'on rencontre dans deux des églises urbaines, avec une seule clef pour l'ensemble du chœur (Notre-Dame-la-Neuve et Saint-Germain), et qui eut une petite diffusion dans le diocèse de Genève (voir encadré p. 108 et tableau fig. 190). Un arc triomphal datant du milieu du XV^e siècle, voire un vrai mur avec arcade, fut démoli sans doute en 1739 déjà¹⁰⁶.

Fig. 138. L'église Saint-Jacques de Vandœuvres. Le plan des fouilles de 1988–1991 (dessin Marion Bertti: Service cantonal d'archéologie, Genève).



Les grandes chapelles de la campagne genevoise

Parmi les rares chapelles gothiques conservées dans les églises campagnardes restées catholiques, deux se font remarquer par leur ampleur, comptant deux travées à croisée d'ogives sur des supports en forme de colonnes engagées sans chapiteau, mais ce sont des chapelles «seigneuriales», accolées directement au chœur.

La chapelle de la Visitation à Hermance. – A l'église Saint-Georges d'Hermance, la grande chapelle de la Visitation, des Saints Bernard et Ennemond est l'œuvre d'Isabelle de Menthon, veuve de Rodolphe d'Allinges, seigneur de Coudrée et dont les armes d'alliance garnissent l'une des clefs de voûte des deux croisées d'ogives, l'autre étant réservée à celles des Allinges uniquement¹⁰⁷ (voir fig. 143). Le site définitif, au nord du chœur, avait été choisi en 1459 déjà et la chapelle, dite «noviter constructa» au début mars 1471, reçut son acte de fondation à la fin du même mois¹⁰⁸ (fig. 139).

Désaffectée comme chapelle depuis 1768, elle fut finalement convertie en école et en maison communale par une décision de 1820 et elle resta subdivisée par deux planchers en trois niveaux jusqu'en 1954¹⁰⁹ (fig. 140-141). La grande restauration qui a eu lieu alors n'a pas changé le gros œuvre, sauf que les bases des colonnes engagées, dégradées, ont été refaites; la grande fenêtre (6 m de haut), qui avait perdu son remplage, a été reconstituée selon le tracé de celle de l'église de Ballaisson; sur le flanc nord, les deux fenêtres étroites, simplement trilobées, restées longtemps partiellement murées et coupées, ont repris leur allure primitive, et la liaison avec le chœur de l'église a été rétablie. Ce cas de réutilisation scolaire s'apparentait à celui des Macchabées à Genève même et n'était pas fréquent ici pour des monuments de cette importance.

La chapelle, vraiment monumentale, mesure dans œuvre 7,20 m de largeur sur 11,40 de profondeur et environ 9 m de hauteur¹¹⁰: elle s'avère donc nettement plus vaste que le chœur contigu (fig. 139). Elle présente des proportions harmonieuses et imposantes malgré la simplicité et la légèreté de

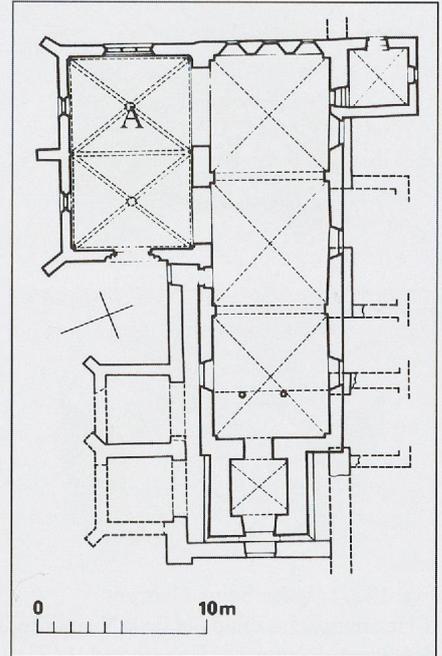


Fig 139. L'église Saint-Georges d'Hermance. Le plan actuel de l'église et de la chapelle de la Visitation, des Saints Bernard et Ennemond (A) et des autres chapelles repérées en fouilles (dessin de Gérard Deuber, publié dans *Arts et monuments: ville et canton de Genève*, 1985).

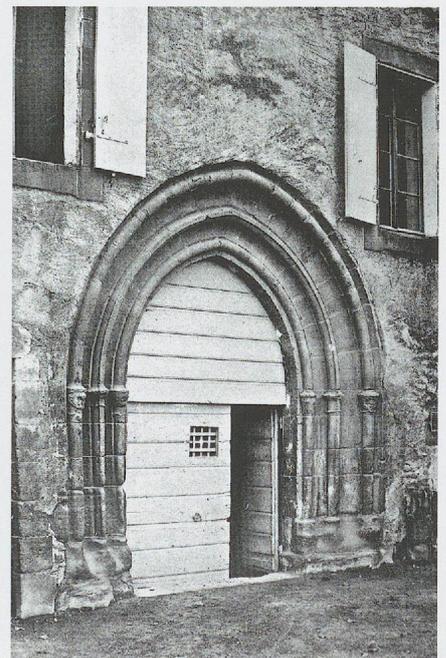


Fig. 140 et 141. L'église Saint-Georges d'Hermance. Les faces est et sud de la chapelle de la Visitation et des Saints Bernard et Ennemond et le portail de sa façade. Etat à la fin du XIX^e siècle par Frédéric Boissonnas (MAYOR, *L'ancienne Genève, l'art et les monuments*, 1896).

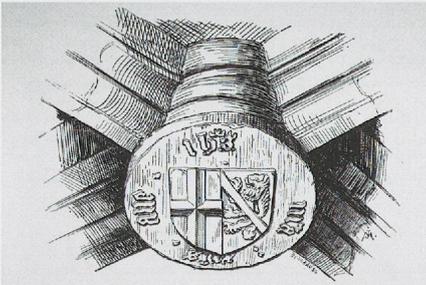
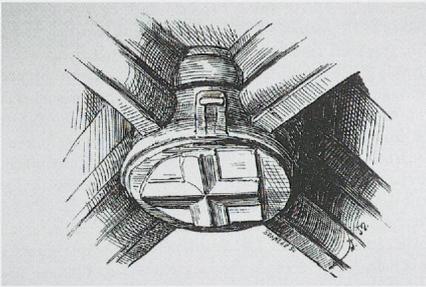


Fig. 142. L'église Saint-Georges d'Hermance. La chapelle de la Visitation, des Saints Bernard et Ennemond, 1471: dessins des clefs de voûte aux armes de Menthon/Allinges et d'Allinges montrant le profil des ogives (MAJOR, *L'ancienne Genève, l'art et les monuments*, 1896).

ses articulations. Les nervures frappent par leurs profils recherchés: si le doubleau montre un tore à listel, des cavets et des chanfreins, type connu dès le XIV^e siècle mais surtout dans la seconde moitié du XV^e siècle (voir p. 271), les ogives ont un profil sans équivalent ici, un tore à listel lié à des gorges, des rainures et des cavets (fig. 142). Rare aussi apparaît le profond cordon élargi en tablette qui barre la paroi orientale, sous-tendant la fenêtre axiale et pénétrant dans les colonnes d'angle, dont on avait déjà remarqué l'existence dans l'ancien bâtiment scolaire¹¹: dans nos régions, on ne le trouve guère qu'en Valromey (Ain), à Lilignod, mais plus tardivement (voir fig. 285).

Le seul élément qui permettrait une hypothèse d'attribution est *le portail*, laissé en son état jusqu'à la dernière restauration de l'église en 1972–1974 (fig. 141 et voir fig. 166), mais réduit à la portion congrue – ses chapiteaux érodés – après rénovation. Ce type de portail, rarement aussi développé sous cet aspect dans nos régions, pourrait apparaître comme l'œuvre du maçon-architecte genevois François Cirgat ou de son équipe si on le compare avec leur ouvrage, bien antérieur, à la cathédrale de Moûtiers-en-Tarentaise, voire à celui de Saint-Germain à Genève (cf. 162-163 et p. 68).

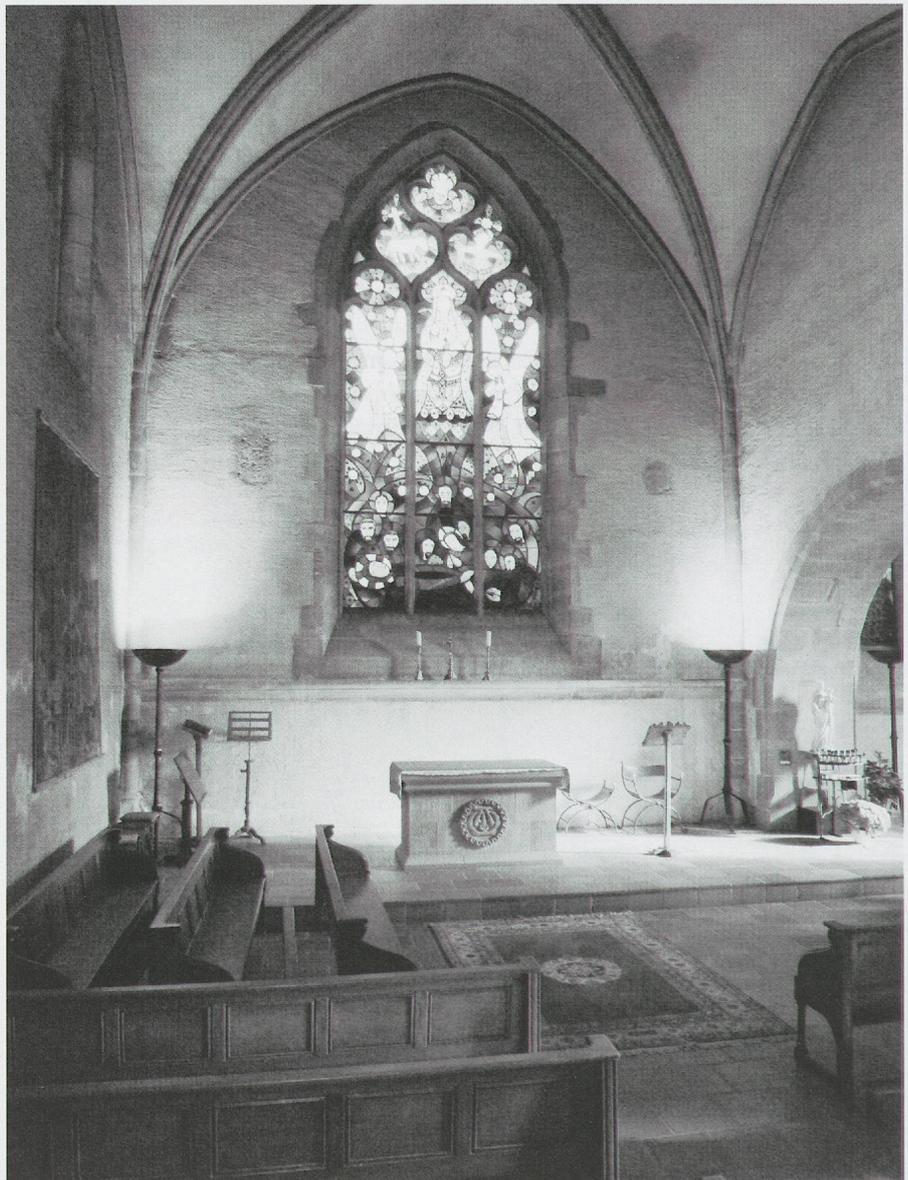


Fig. 143. L'église Saint-Georges d'Hermance. La chapelle de la Visitation et des Saints Bernard et Ennemond, terminée et fondée en 1471: vue intérieure vers l'est (photo MG, 2010).

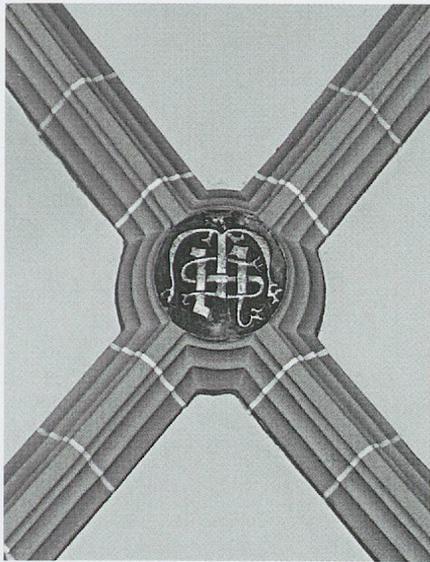


Fig. 144. L'église Saint-Pierre de Confignon. La clef de voûte du chœur avec le monogramme «ihs/maria» entrelacé, vers 1518/1522 (photo MG, 2009).



Fig. 145. L'église Saint-Pierre de Confignon. La base à quadrillage d'une colonne engagée du chœur, vers 1518/1522 (photo MG, 2009).

La chapelle Saint-Georges à Confignon. – A l'église paroissiale Saint-Pierre de Confignon, la chapelle Saint-Georges, fondation des seigneurs de Confignon, restée catholique et célèbre par ses peintures de 1714 évoquant les polémiques religieuses, a été, au moins en partie, reconstruite vers la même époque que le chœur contigu, datant quant à lui de 1518/1522¹¹² (fig. 146): les profils de leurs nervures, à triples cavets, rares dans nos régions et essentiellement «savoyards»¹¹³ (fig. 147), et les clefs à monogrammes «ihs/ma» entrelacés sont semblables (fig. 144). La seule différence entre eux est fonctionnelle: les deux croisées d'ogives de la chapelle reposent en pénétration

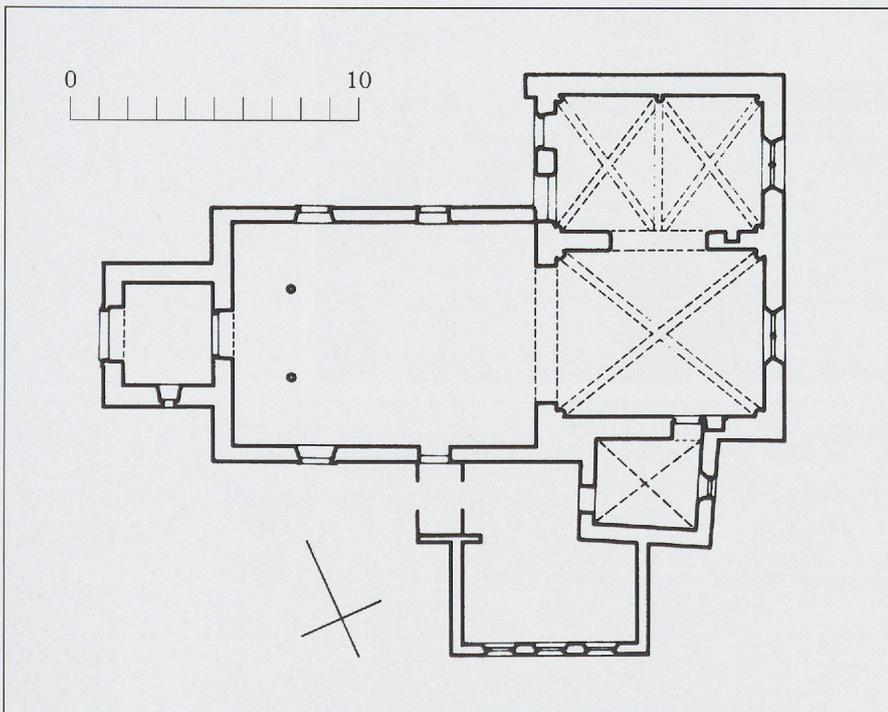


Fig. 146. L'église Saint-Pierre de Confignon. Le plan actuel de l'église et de la chapelle Saint-Georges (dessin de Gérard Deuber, publié dans *Arts et monuments: ville et canton de Genève*, 1985).

Fig. 147. L'église Saint-Pierre de Confignon. La seconde clef de voûte de la chapelle et sa modénature vers 1518/1522; la peinture date de 1714 (photo MG, 2009).

Fig. 148. L'église Saint-Pierre de Confignon. Le culot recevant les retombées des croisées d'ogives de la chapelle sur l'arcade de liaison avec le chœur, vers 1518/1522 (photo MG, 2009).

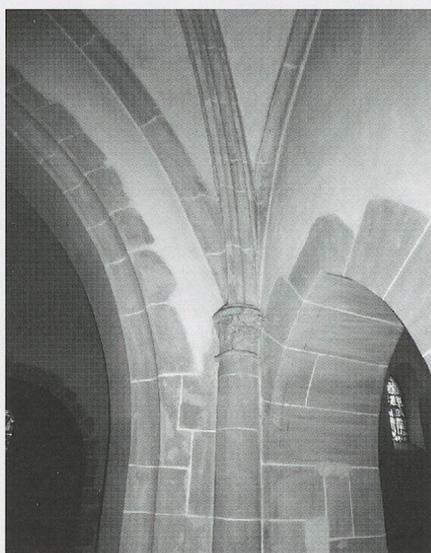


Fig. 149. L'église Saint-Hippolyte du Grand-Saconnex. L'une des retombées d'ogives sur chapiteaux de la chapelle Saints-Jean-et-Maurice, fondée par les seigneurs de Saconnay entre 1443 et 1457/1466 (photo MG, 2010).

directe sur cinq colonnes engagées et sur un culot pour tenir compte de la grande arcade de liaison avec le chœur (fig. 148), alors que celle, unique, de ce dernier naît de quatre colonnes engagées de même type, dont l'une possède une base à réseau quadrillé exceptionnel (fig. 145), le cas le plus proche étant à Bursins, plus ancien d'un demi-siècle.

La chapelle des seigneurs de Saconnay au Grand-Saconnex. – Il faut aussi noter la survivance, à l'église Saint-Hippolyte du Grand-Saconnex, de la simple mais importante *chapelle des Saints-Jean-et-Maurice* fondée par les seigneurs de Saconnay, qui date probablement du milieu du XV^e siècle, entre 1443 et 1457/1466¹¹⁴. Elle mesure 4,20 m sur 5,70, et 5,60 m de hauteur, c'est-à-dire presque autant que le chœur «bernardin» de l'église, mais elle se couvre d'une croisée d'ogives, profilées en méplat, cavets et gorges-tores, reposant, cas rare, sur des colonnes engagées à chapiteaux très endommagés, ornés notamment d'un fenestration aveugle, exceptionnel à cet emplacement, ou de larges feuilles plates (fig. 149).